

PERSPECTIVE INTERNATIO NALISTE 57

N° 57 – HIVER 2012

Perspectives négatives.

Contribution sur la lutte de classe.

Communisation et l'abolition de la forme-valeur.

Robert Kurz.

Perspective Internationaliste et la tradition de la Gauche Communiste.

PERSPECTIVE INTERNATIO NALISTE



UNE CRITIQUE MARXISTE DU MARXISME

Perspectives négatives.
Contribution sur la lutte de classes.
Communisation et l'abolition de la forme-valeur
Robert Kurz
Perspective Internationaliste et la tradition de la Gauche Communiste

5 €

Hiver 2012

N° 57

UNE CRITIQUE MARXISTE DU MARXISME

PERSPECTIVES NEGATIVES...



Le capitalisme mondial souffre d'une maladie dans sa phase terminale. Pour nos lecteurs et pour une bonne partie du monde, ce n'est pas une nouvelle : le cycle actuel de la maladie, qui a débuté en 2008, n'est autre qu'un nouvel incident dans un cycle apparemment sans fin de souffrance. Ce n'est pas une crise mortelle, ce qui entraînerait un effondrement automatique du système capitaliste, mais plutôt une crise qui ne peut qu'apporter une misère toujours plus grande pour la majorité de l'humanité tant que les rapports sociaux capitalistes ne seront pas renversés. Ces derniers mois, une élection en France a ramené les socialistes au pouvoir. Plus récemment, les États-Unis ont réélu un président démocrate. Que ces gouvernements aient utilisé une rhétorique plus populiste ne signifie pas un retour au « capitalisme de l'Etat providence. » Peu importe qui a remporté ces élections, le traitement offert par les nouveaux gouvernements est partout le même : plus d'austérité, en particulier pour la classe ouvrière. Il n'existe pas de remède miracle pour sauver le patient. Le seul résultat ne sera que la misère de prolonger la souffrance.

L'élection présidentielle américaine: faire ressortir les sangsues !

Ce qui a été présenté par les médias comme l'« élection du siècle » s'est avéré être moins spectaculaire que cette surenchère prédite. Malgré des modifications mineures, la Maison Blanche et le Sénat sont restés dans les mains démocrates, alors que les républicains ont gardé le contrôle de la chambre des représentants. La victoire de Barack Obama dans les profondeurs de la récession n'est que la preuve qu'Obama est un mal plus efficace dans cette situation, et non un moindre mal : en période de crise profonde, il sera plus facile pour Obama, plutôt que Mitt Romney, de faire les coupes sombres que le capital juge nécessaire.

En regardant les plates-formes des deux partis principaux, mis à part la rhétorique de campagne particulièrement toxique, il y avait très peu de substance et de différence. Alors qu'Obama a promis le « sucre » et Romney le « vinaigre », il n'y avait guère de doute que tous deux étaient de loyaux serviteurs du capital, engagés à poursuivre ses politiques. Comme pour souligner le fait qu'il n'y n'aurait aucun répit pour les travailleurs américains, dès l'annonce des résultats, les deux parties

ont commencé à parler de compromis et de l'engagement à ne pas augmenter les impôts. En d'autres termes, les républicains et les démocrates continueraient à collaborer à la mise en œuvre de programmes d'austérité appelés à sans cesse s'aggraver, n'évoquant que du bout des lèvres l'idée de protéger le niveau de vie de la grande majorité de la population. L'impulsion à l'austérité n'est pas le fait de la simple cupidité des « banquiers », mais résulte plutôt des impératifs d'un système fondé sur la forme-valeur, quelle que soit la coloration politique, gauche ou droite, de ceux qui administrent le système politique.

La défaite de nombreux candidats « Tea Party » au sein du parti républicain va probablement permettre que les programmes superficiels de hausses d'impôts sans trop d'effets pour la partie la plus riche de la population soient « équilibrée » par des réductions substantielles dans les programmes sociaux. La « nécessité » d'un tel programme, malgré l'image d'Obama, est mise en évidence par le spectre d'une véritable « falaise de dette » qui a fait son apparition immédiatement après l'élection. Les discours sur cette falaise de dette ont dominé les débats de l'économie américaine et le *besoin* d'y remédier conduira à Obama, malgré ses éventuels regrets, et concluant qu'il n'avait pas le choix, à effectuer davantage de coupes sombres dans les dépenses, en particulier, dans les programmes sociaux de l'état : un petit théâtre politique post-opératoire pour les masses.

Remèdes fiévreux et réactions fébriles

Mais si l'Amérique du Nord se prépare à l'austérité sauvage, la zone Euro doit déjà vivre avec les conséquences de celle-ci. En novembre, en réponse à la crise économique continue, des actions coordonnées ont émergé. Des grèves générales simultanées en Espagne et au Portugal ont eu lieu, alors que d'importantes manifestations se sont déroulées en Grèce, Italie et Belgique.

L'Espagne menace maintenant de remplacer la Grèce dans le fond du panier, en Europe. En Espagne, la crise est allée au-delà de l'économie et menace le tissu même de la société. Selon des estimations prudentes un quart de la population se trouve sans emploi. On signale plus de 400 000 personnes ayant perdu leurs maisons ou appartements, et on estime que 1,4 millions d'espagnols sont confrontés à des procédures d'hypothèques. (Et, comme pour ajouter une blessure supplémentaire, après l'hypothèque, la dette persiste et les banques ont jusqu'à 15 ans pour recueillir ce qui leur est "dû"). Pas étonnant que le taux de suicide ait grimpé en flèche.

Mais si l'Espagne est la nouvelle Grèce, la Grèce reste toujours dans la même situation. Misère continue, accompagnée de grèves générales. En Italie les fonctionnaires et travailleurs du transport national font grève par intermittence, tandis que les étudiants manifestent dans tout le pays. En Belgique les cheminots ont gravement perturbé les itinéraires des lignes ferroviaires à grande vitesse vers d'autres parties de l'Europe.

Mais tandis que ces signes de résistance sont stimulants, à ce stade, ils restent toujours dans le domaine de la protestation contre la politique des divers dirigeants capitalistes, plutôt que contre le capitalisme lui-même. Les fédérations syndicales ont montré comment ils étaient prêts à contenir ces luttes et à les diriger vers des voies sans danger. Par exemple, en France, plutôt que d'appeler les travailleurs frappés par les mesures et les protestataires contre les mesures d'austérité, à rejoindre les grèves, les principales fédérations syndicales ont appelé leurs propres manifestations auxquelles n'ont participé dans une large mesure qu'eux-mêmes et leurs partisans de gauche comme Lutte Ouvrière.

Ces mesures d'austérité en Europe du Sud montrent la volonté de la classe dirigeante d'imposer une contrainte, voire la mort à la population travailleuse. Pour la classe dirigeante, les gens doivent mourir au service de la dette, comme si c'était le prix à payer pour rester dans la zone Euro. En dehors de cette zone, ces pays seraient encore plus privés du capital nécessaire pour maintenir le cycle d'accumulation en vie. Les dirigeants de la zone euro ont besoin d'imposer ces difficultés pour maintenir la confiance dans la monnaie. Si elle s'effondre, toute la zone Euro pourrait suivre l'exemple de la Grèce. Dans le même temps, il y a, au sein de la zone Euro, un flux de capitaux

allant des pays européens les plus faibles vers les plus forts, amenant ainsi du capital moins cher pour ces derniers. Ceci reflète la conviction, pour une majorité de détenteurs de capital que, tôt ou tard, une restructuration de la zone Euro est probable et impliquerait l'exclusion de ses parties plus faibles.

La saignée du Moyen-Orient n'allège pas les souffrances du Patient

Au Moyen-Orient, la violence communautaire sanglante qui se déroule dans le cadre des antagonismes entre impérialistes poursuit un modèle bien établi. Si le cessez-le-feu entre Israël et le Hamas tient, il s'agirait d'un résultat souhaitable pour l'impérialisme américain dans la région : une guerre sanglante et une bande de Gaza ingouvernable viendrait menacer les relations américaines avec l'Égypte (et avec une grande partie du monde arabe) et pourrait augmenter le prestige et la puissance de l'Iran comme « protecteur » des Palestiniens.

En outre, tout conflit dans la région diminuerait la pression occidentale sur le régime d'Assad en Syrie à un moment critique. La protestation en Syrie était une partie du printemps arabe, lui-même en partie une révolte prolétarienne contre le capital, mais il est également devenu une scène de conflits entre impérialistes, avec l'Iran (soutenu par la Russie, la Chine) et les alliés des Etats-Unis au Moyen-Orient qui alimentent ces conflits, en utilisant les différences ethniques et religieuses locales pour leurs propres fins. Quel que soit le côté gagnant, dans un tel conflit, le résultat sera des bains de sang. Que les victimes soient principalement Alaouites ou sunnites, que le conflit s'étende au Liban, ça reste à voir. Mais, dans la crise et la décomposition actuelle, la guerre montre une autre manière dont peut s'effectuer la nécessaire dévalorisation, la destruction de valeur excédentaire, que ce soit sous la forme d'êtres humains ou d'autres capacités productives.

Avec un succès du « cessez-le-feu », les États-Unis, par l'intermédiaire de l'Égypte, marquent un point envers le Hamas, qui est critique s'il y a jamais une solution à la question palestinienne, qui soit satisfaisante pour les États-Unis. Ces développements démontrent que le remplacement de Mubarak par Morsi et les frères musulmans n'a pas nui à la puissance américaine (et pourrait même l'augmenter) ; et elle affaiblit potentiellement l'Iran dans la région, pour lesquels le Hamas et le Hezbollah étaient son point d'entrée dans le monde arabe et dans le cas du Hamas spécifiquement dans le monde Sunnite.

L'Occident cherche en vain la médecine chinoise

Dans *Perspective internationaliste* 53, nous avons publié un article intitulé "La Chine peut-elle sauver le capitalisme?" Comme aujourd'hui, nous avons conclu que, tandis que les taux de croissance de la Chine, qui sont basés dans une large mesure sur la surexploitation de la population active de la Chine, font envie à de nombreux capitalistes occidentaux, la Chine comme toute autre partie de l'économie mondiale, n'est plus épargnée par les problèmes qui assaillent le capitalisme occidental. Le capitalisme d'état de la Chine ne peut échapper aux cancers du capital.

Un récent article du *New York Times* a noté qu'après une année morose, l'économie chinoise augmentait plus rapidement que prévu. Pourtant l'article comportait également une note d'incertitude :

«.. le renouvellement de la croissance a été alimenté par une montée rapide de la dette, ainsi, les banques d'État et de la Banque centrale ont déversé des centaines de milliards de dollars en prêts supplémentaires aux entreprises publiques et les organismes gouvernementaux pour financer d'autres projets d'investissement. »

(*New York Times* 9 Novembre 2012)

Et de plus...

"De nombreux soucis persistent au sujet de la durabilité d'une reprise – même modeste - qui s'appuie fortement sur la dette. Les banques chinoises accordent des prêts à un rythme si rapide en seulement 5 ans, qu'avant la fin de l'année prochaine ils auront augmenté leurs bilans d'un montant égal aux bilans combinés de l'ensemble du système bancaire américain. »

Clairement, la direction du parti communiste chinois est résolue à poursuivre sa stratégie économique actuelle malgré le danger évident. Ils créent du capital fictif à un rythme rapide, font gonfler des bulles qui éclatent inévitablement. C'est comme si les illusions de la direction du parti sur le fait que cette stratégie puisse réussir reflétaient une plus grande peur des conséquences sociales de tenter de freiner cette croissance.

Peut-être si nous ouvrons (ou fermons) la fenêtre, le Patient ira mieux

En dépit de graves difficultés économiques, il y a eu une évolution positive du capital américain: une augmentation de la capacité de production d'énergie qui sera un facteur de ralentissement de l'accélération de la crise actuelle. Toutefois, ce facteur seulement peut être réalisé au prix de graves coûts écologiques (fracturation hydraulique, sables bitumineux, gaz de schiste, forage en mer toujours plus profonds etc.) tandis que les investissements dans les énergies renouvelables sont en baisse partout. Peut-être la seule note positive est le fait qu'après la catastrophe au Japon, le nucléaire est peu susceptible de se développer.

Dans l'Ouest, beaucoup de gens croient que la pollution est traitée, mais en fait la production entraînant une pollution beaucoup plus lourde a simplement été « externalisée » vers la Chine, l'Inde, etc. En effet, la colère envers l'empoisonnement de leurs conditions de vie est devenue une des sources principales de la résistance de la classe ouvrière en Chine. Les connaissances scientifiques sur les conséquences de modification du climat par le mode de production capitaliste n'ont en rien changé son comportement.

Au plus c'est désespéré de faire des bénéfices, au plus on arrondit les angles. Et le résultat est la présence de catastrophes écologiques de plus en plus graves. Le ravage causé par l'ouragan Sandy sur la côte nord-est des États-Unis est le dernier exemple de cette fonctionnalité du capitalisme. La maîtrise qu'ont montrés les médias et divers hommes politiques pour tenter de politiser Sandy tout en ne mentionnant pas le réchauffement climatique est remarquable. Les médias se sont axés sur des conditions spécifiques, présentant cela comme « la tempête du siècle ». A l'instar de Katrina, etc. Ces catastrophes « une dans le siècle » semblent prendre place de plus en plus dans *notre* partie du siècle. Il semble plus probable que la destruction écologique que le capitalisme engendre est lui-même en train de devenir un canal privilégié pour la destruction de valeur dont le système, basé sur la valeur, a besoin pour survivre.

La seule Solution pour ce problème

La vérité est que les différents gouvernements capitalistes s'appliquent divers pansements et cataplasmes dans l'espoir de restaurer le patient malade dans sa pleine puissance, mais une diminution drastique de la santé du patient est la plus probable. Ce numéro de *Perspective internationaliste* penche nettement vers la théorie. Nous n'avons pas à nous en excuser. Pour nous, ce n'est qu'avec une compréhension du capitalisme et de sa nature, que nous serons en mesure d'euthanasier la bête qui apporte la misère à l'humanité tout entière.

Perspective internationaliste

CONTRIBUTION SUR LA LUTTE DE CLASSES.



La présente contribution a été présentée lors de la Conférence de P.I. en mai 2012. Elle s'inscrivait dans la continuité du texte sur la lutte de classe présenté lors de notre précédente Conférence, en novembre 2011. Elle se veut une poursuite de l'analyse qui y était développée.

Parmi les conclusions de ce texte de 2011, on trouvait ceci :

« Les mouvements des printemps arabes, « indignés » et « occupy » n'ont pas de perspectives en eux-mêmes. Par contre, la potentialité de questionnement qu'ils véhiculent devrait être reprise par les mouvements de classe. Trop souvent, les réactions qui se passent sur les lieux de production se limitent à des revendications précises (...). On ne peut donc qu'appeler à ce que le questionnement général sur le fonctionnement capitaliste se mette en lien avec les grèves et manifestations sur les lieux de production, plaçant ainsi les revendications dans une perspective beaucoup plus globale et générale ».¹

Aujourd'hui, il convient donc de se demander où nous en sommes. Les deux éléments contenus dans la conclusion ont-ils trouvé une confirmation dans la situation actuelle, à savoir, d'une part, la nécessité que se joignent revendications sur les lieux de travail et questionnement plus général, d'autre part, la nécessité d'inscrire ces mouvements dans une perspective de changement de société.

L'hypothèse qui sera présentée dans cette contribution est que le questionnement présent, entre autres, dans les mouvements des « indignés » et « occupy », a commencé à se manifester dans certaines actions de protestation ou de grève. On a donc bien assisté à une poursuite de la dynamique mise en lumière dans le texte de 2011 et une amorce de liaison entre actions de

¹ « Prolétaires de tous les pays, de l'indignation à la révolte » in PI 56, p. 8

classe et questionnement sur le fonctionnement global de la société capitaliste. Mais, en même temps, la dynamique qui trouvait à s'exprimer dans le feu des mouvements est retombée dans le réformisme et les illusions véhiculés par l'idéologie dominante dès que ces mouvements ont cessé.

Comme nous l'avons déjà souligné, le processus de conscience de classe est hétérogène, heurté, et donc, forcément pétri de confusions et d'illusions autant que de potentialités. Mais il importe de ne pas se laisser arrêter par les confusions et pouvoir déceler les potentialités pour accompagner leur éventuel développement et leur clarification.

En Grèce

« Battons-nous pour l'utopie. Faisons la guerre contre les patrons et ceux qui ont le pouvoir. Rébellion sociale, émeutes pour la liberté. Anarchie ». Voici un des multiples textes qu'on a pu lire sur les murs de Thessalonik, en Grèce. L'expression populaire y est devenue un phénomène courant dans ce pays où les mouvements de protestation et de grèves n'ont pas cessés. Ainsi, plusieurs usines ont été en grève ces derniers mois : usine d'aluminium à Athènes, de transformation de lait à Attiki et Larissa, pharmaceutique à Attiki, métallurgie à Elliniki Chalivourgia (150 jours de grève !), ainsi que des entreprises du secteur tertiaire. Ceci n'est pas une liste exhaustive mais mérite d'être souligné dans la mesure où, ces derniers mois, c'étaient davantage des mouvements de protestation urbaine que des mobilisations dans les entreprises auxquels nous avons assisté.

Mais la rue a continué, elle aussi, à connaître l'agitation. Ainsi, en février, des confrontations très violentes ont marqué une grève générale de 48 heures. Attaques de bâtiments publics ou de symboles du pouvoir et de la répression, barricades, confrontations très violentes avec les forces de l'ordre... ont secoué le centre d'Athènes durant plusieurs heures et se sont reproduites le lendemain.

Des « assemblées populaires » se sont créées également dans toute une série de quartiers et de localités, signe de l'existence d'une volonté de questionnement et d'échanges collectifs.

En Espagne

Ces différentes caractéristiques se retrouvent également en Espagne. Une grève générale avait été lancée pour le 29 mars. A Barcelone, elle a donné lieu à des actions de fermeture, par des groupes de manifestants, de commerces de luxe, pillages, sabotages d'institutions « symboles » (supermarchés et banques). Cette manifestation a rassemblé quelques 275 000 personnes et a été marquée par de nombreux slogans anticapitalistes ainsi que par des violences urbaines en grands nombres, comme en Grèce. Les assemblées de quartier se sont remobilisées également.

De manière plus générale, la situation espagnole reste explosive ! L'automne 2011 a connu des mouvements d'enseignants. Durant l'hiver, ce sont des dizaines de milliers de lycéens qui se sont mobilisés à Valence, au départ d'une simple panne de chauffage dans un lycée. Des manifestations de « salariés-citoyens » se sont produites en réaction aux coupes-sombres prévues dans le secteur des soins de santé et la privatisation de certains hôpitaux. A Madrid, des actions se produisent dans le métro depuis le mois de janvier. Actions coordonnées de blocages de certaines lignes et de non-paiement collectif pour protester contre la hausse du prix du billet. Un collectif (TM) s'est créé pour organiser ces différents mouvements. Dans la région de Catalogne, ce sont les péages routiers qui ont fait l'objet d'actions de refus de paiement et, détail piquant, c'est le syndicat CCOO qui a demandé une protection policière du personnel pour signifier sa désapprobation vis-à-vis de ce mouvement...

Quant aux « indignés », si leur mobilisation a faibli durant l'hiver, ils n'ont pas disparu. Cette fin d'été 2012 a d'ailleurs vu une recrudescence des mouvements de protestation et la tentative de

relancer la dynamique des « indignés ». Une partie de ce mouvement publie une revue « Rebelaos » qui, entre autres, appelle à sortir du capitalisme et se répand par le biais d'Internet. Il appelle à des actions concrètes de sortie du capitalisme, comme l'auto-organisation mais nous ne disposons, actuellement, d'aucune information plus précise à ce sujet.

Ici aussi, on a assisté à un mélange entre groupes de réflexions à propos des perspectives et du fonctionnement politique et social, et actions de classe.

A New York

C'est dans ce contexte qu'on peut d'ailleurs replacer la grève des travailleurs du métro new yorkais, fin 2011, et leurs actions de gratuité.

Un débat s'est déroulé dans le milieu révolutionnaire à propos de la signification de ces actions de gratuité. On peut faire l'hypothèse qu'il a en partie reflété une incapacité à percevoir et à mettre en lumière les potentialités d'un mouvement, et qu'il a été mal posé. Savoir si une action est tolérable ou non par le MPC est un faux débat. Ce qui importe, c'est de percevoir la dynamique contenue dans un mouvement, savoir à quoi une action tente de s'opposer, voire, ce qu'elle veut remettre en question comme loi ou comme principe dans le fonctionnement du MPC. Sans poser la question de la dynamique, on ne voit qu'une forme et pas un contenu. Pour donner un exemple, le commerce capitaliste a pour habitude de distribuer des produits gratuitement (« trois et le quatrième gratuit », « téléphone portable offert à l'achat de... », Etc.). Mais cette gratuité est fondamentalement différente, par son contenu, d'actions d'appropriation et de redistribution de biens auxquelles on assiste dans des émeutes et des pillages, ou d'action de gratuité des transports décidées par des travailleurs en lutte. Dans ce deuxième cas, il s'agit d'un questionnement ou d'une remise en question de l'ordre social capitaliste, de l'inégalité, voire, de la loi de la valeur. C'est donc bien de ce questionnement fondamental dont il est question dans les actions de gratuité organisées à New York et à Madrid. Et, même s'il est empreint de confusions, d'illusions... il est porteur d'une potentialité à côté de laquelle nous n'avons pas à passer !

Dans le même esprit, on peut citer une action d'occupation, suivie d'une décision d'autogestion d'un hôpital grec, à Kilkis. Nous avons déjà évoqué la revue « Rebelaos » et son appel à prendre des mesures concrètes de sortie du capitalisme. Nous pouvons voir cette autogestion, non comme celles que nous avons connues dans les années 70 mais bien comme faisant partie du questionnement de classe actuel. Ainsi, pour les travailleurs de cet hôpital, le mouvement d'occupation et la décision de le gérer « se plaçaient dans le contexte de la crise économique frappant la Grèce et répondait à la volonté d'opposer « leur démocratie » au totalitarisme de l'Etat grec ». Certes, nous avons à poursuivre notre mise en garde quant aux illusions et aux impasses de l'autogestion mais, à nouveau, nous avons à y pointer la dynamique de questionnement et de remise en cause qu'elle véhicule.

En Chine

Les mouvements « occupy » et « indignés » se sont largement déployés en Europe et aux Etats-Unis cet automne. Ils ont connu un déclin, voire une disparition à l'occasion de l'hiver. Ces mouvements étaient essentiellement basés sur une contestation de l'ordre social, économique et politique capitaliste. L'arrivée du tsunami de mesures d'austérité, de plongée dans la récession et le chômage massif ont mis en avant la contestation sociale plus qu'une réflexion à propos des formes de gouvernance, etc. Nous avons assisté à une sorte de liaison entre ces mouvements « indignés », « occupy » et certaines actions de classe. Ainsi, les mouvements « occupy » de Longview ont soutenu les grèves qui se sont déroulées dans le port de cette localité. Ou, autre exemple, des mouvements de grève ont continué à se dérouler en Chine, entre autres, en janvier, dans une aciérie de Chengdu où 10 000 travailleurs étaient en lutte pour réclamer une augmentation de leurs salaires. Par « capillarité », l'usine Pangang Steel s'est mise en grève également et le 6 janvier, un

campement inspiré des mouvements « occupy » s'est constitué. (Il a immédiatement et brutalement été démantelé par la police...). Ceci constitue un nouvel exemple d'une part, de la circulation mondiale des mouvements de questionnement « indignés », « occupy » et des « printemps arabes » mais aussi, de leur mise en lien avec des actions de classe. Néanmoins, et c'est bien là la faiblesse fondamentale de tous ces mouvements, la dynamique de questionnement et de rupture d'avec le fonctionnement capitaliste ne s'est pas retrouvée dans les perspectives de changements futurs. Au lieu de rupture, ce sont des revendications réformistes comme une demande de davantage de démocratie qui sont aujourd'hui à l'ordre du jour.

Et ces « printemps arabes », justement, que sont-ils devenus ?

Deux éléments contradictoires sont à souligner. D'une part, on a vu se dérouler des processus électoraux « démocratiques ». Dans certains gouvernements, les fractions islamistes sont arrivées en bonne place. Ceci touche, à nouveau, à la manière dont la dynamique de rupture contenue dans des mouvements peut vivre après ceux-ci et vient rappeler que la remise en question réelle ne trouve pas son aboutissement dans les gouvernements bourgeois mais dans l'opposition entre les deux classes antagoniques. La montée en puissance de fractions islamistes peut être comprise, à la fois, comme un retour aux partis « identitaires » opposés aux fractions soumises aux puissances impérialistes dominantes mais aussi comme une manifestation de la tendance au repli sur soi qu'on a également observé dans la montée de l'extrême-droite lors des dernières élections en France, de la percée de l'extrême-droite en Grèce et dans d'autres pays européens.

Nous savons que le développement de la conscience politique se fait dans un contexte dominé par la classe dominante (forcément !) et que cette dernière ne manque pas de faire peser son poids idéologique. C'est dans ce contexte qu'on doit comprendre la poussée de ces fractions d'extrême-droite, des tendances au repli nationaliste, le développement d'actions de haines raciales. Toutes ces fractions « populistes », d'extrême-droite, se caractérisent essentiellement par la volonté du retour en arrière, au « bon vieux temps » où on vivait sans crise économique, où tout était en place : les ouvriers à l'usine et les paysans dans les champs... On entend, dans les discours de l'extrême-droite française, un appel à revenir « au terroir », à retrouver le franc français (!!!), à se retrouver calmement dans ses frontières, en-deçà des effets déstabilisant de la mondialisation, avec sa circulation de produits, de migrants, ses délocalisations rapides...

D'autre part, et pour revenir aux « printemps arabes », il faut nuancer cette percée islamiste. Ainsi, le processus électoral en Egypte a été perturbé par une part significative du prolétariat égyptien et des affrontements ont eu lieu entre opposants et « frères islamistes » au Caire. A nouveau, c'est la question du « quoi faire de la dynamique d'opposition » qui se posait après les confrontations violentes du printemps. « On nous a volé notre révolution » pouvait-on entendre lors du processus électoral et du dévoilement de la vraie nature du pouvoir militaire. Mais, à ces manifestants, nous ne pouvons que répondre que le développement d'une dynamique de contestation dépend du développement de la conscience politique et se place dans l'antagonisme quotidien de deux classes sociales. Déléguer son pouvoir à la classe dominante revient donc à être totalement privé de toute la potentialité contenue dans les mouvements, c'est comme redonner au geôlier les clefs de la prison de laquelle on s'est enfui.

Sur un autre plan, la Syrie a connu, elle aussi, le vent des « printemps arabes » et sa contestation du dictateur El Assad. Mais il existe, depuis un an, des mouvements de lutte de classe dans de nombreuses villes du pays. Là aussi, des comités de coordination se sont créés pour organiser la lutte et l'auto-défense des travailleurs contre la répression. Un mouvement actif de défaitisme vise à pousser les militaires à la désertion et à la fraternisation avec les grévistes. Mais, si ces mouvements de classe existent, ils sont mêlés à la lutte sanglante que se mènent deux clans rivaux

de la classe dominante : le « clan Assad » et celui de ses opposants. Là aussi, on peut craindre que les mouvements de classe se trouvent dilués dans un faux choix : celui de la peste ou du choléra, mêmes maladies de la soumission à une fraction de la classe exploiteuse.

En vrac...

Beaucoup d'autres mouvements sociaux se sont produits dans le monde et nous ne pouvons pas en faire une liste complète.

Néanmoins, nous ne pouvons pas terminer cette contribution sans évoquer la lutte des étudiants en Espagne et au Québec qui se sont mis en grève contre l'augmentation des droits d'inscription. En ce mois d'octobre 2012, ce sont les étudiants italiens qui ont violemment manifesté leur opposition pour les mêmes raisons. La situation au Québec est à souligner puisque le mouvement de grève a duré jusqu'aux vacances d'été, ont entraîné dans leur sillage, un mouvement de soutien et de contestation d'une partie de la population (le mouvement des « casseroles) et a été émaillé de nombreuses confrontations avec la police. Aujourd'hui, ce mouvement est, à notre connaissance, **suspendu** et, passé l'opposition aux projets d'augmentation des frais académiques, la question de l'avenir du mouvement se pose, comme partout ailleurs, et de sa possible retombée dans une demande de négociations et de réformes plutôt que le refus de la logique économique capitaliste.

On peut aussi noter des affrontements violents en Indonésie pour l'augmentation des salaires. Ceci est à mettre en lien avec les mouvements qui se déroulent en Chine sur la même revendication. Ces pays font partie des pourvoyeurs de main-d'œuvre à bon marché. Le fait que la classe dominante soit contrainte d'augmenter les salaires risque fort de mettre ces économies (et, en particulier, l'économie locomotive chinoise) en grande difficulté !

Relevons aussi les mouvements qui se sont déroulés à Trélew, en Argentine. Mouvements se revendiquant de celui des piqueteros et qui ont connus leur lot de manifestations et de destructions urbaines. Manifestement, les mouvements laissent une trace dans les mémoires...

Face à tous ces mouvements, la réponse de la classe dominante est de plus en plus déterminée. Déjà, on avait souligné la réponse violente et expéditive de la justice anglaise face aux émeutes londoniennes de l'été 2011. Des affrontements violents et provoquant des blessés ont opposé à la police des fonctionnaires argentins qui protestaient contre la réforme des retraites.

Au Chili, des manifestations rassemblant autour de 100000 manifestants protestants contre le système éducatif ont aussi donné lieu à des confrontations violentes.

Et, bien sûr, il faut aussi rappeler la grève des mineurs de Marikana, en Afrique du Sud, luttant pour des augmentations de salaires et dont les mouvements de protestations se sont soldés par la mort de 34 protestataires. Cette réponse violente des forces de police est celle du gouvernement en place. Et cette situation vient rappeler, s'il le fallait encore, qu'il y a, dans le monde capitaliste, deux classes fondamentalement antagonistes – le prolétariat et la classe capitaliste. Quelle que soit la forme que prennent les différentes fractions de cette classe dominante (gouvernement libéraux, de « gauche », de droite, « populaire » ou, ici, « anti-apartheid »... les enjeux restent toujours les mêmes. La classe capitaliste est confrontée à l'approfondissement de la crise économique mondiale qui amène la classe dominante à augmenter sans cesse l'exploitation du prolétariat et à briser par tous les moyens toute forme de contestation de ces formes d'exploitation. L'ANC a, au travers de la réponse violente de la police et celle, non moins violente de la justice, a démontré clairement son appartenance à la classe capitaliste. Mais, au moment où nous écrivons ces lignes, le mouvement parti de Marikana s'est propagé à d'autres mines de charbon du pays et dans des mines de fer.

En conclusion...

L'examen des mouvements d'opposition à travers le monde témoigne de la complexité de la situation actuelle.

D'une part, nous avons déjà souligné l'existence d'un questionnement quant aux perspectives présentées par le mode de fonctionnement capitaliste et les impasses dans lesquelles des pans de plus en plus grands de la population mondiale se trouvent coincés.

Ce questionnement s'est concrétisé dans les explosions des « printemps arabes », des mouvements des « indignés » et « occupy », des mouvements de luttes de classe qui se sont déroulés dans le monde et qui continuent à agiter les classes exploitées de tous les continents.

Mais, et nous voyons ici le rôle fondamental joué par la conscience politique prolétarienne, la révolte contre les conditions d'existence et de travail ne suffit pas à changer le monde... La capacité à percevoir les racines de la condition d'exploité, la capacité à transformer la dynamique d'opposition collective en un changement de société, dépendent de l'action consciente de la classe prolétarienne.

D'autre part, c'est bien la faiblesse de la situation actuelle. C'est que toute cette formidable énergie de contestation qui se manifeste aux quatre coins du monde, qui tend à se nourrir des expériences antérieures, ne trouve pas, actuellement, à poursuivre sa dynamique dans des actions marquant une rupture avec le mode de fonctionnement capitaliste. Les mouvements actuels débouchent donc souvent sur des revendications réformistes comme un appel à une gestion politique plus humaine, plus démocratique, moins corrompue... bref, pas de quoi fouetter le chat Capital.

D'une certaine manière, la situation ne doit pas nous étonner. Seuls pourraient être dans le désarroi ceux qui ont une vision déterministe du processus révolutionnaire. Selon cette vision, les conditions d'exploitation effrénées mènent automatiquement aux confrontations de classe et mènent la classe prolétarienne tout aussi automatiquement à la réalisation de ses objectifs. P.I. développe une autre vision des choses. (Voir, dans ce numéro, l'article de débat sur la question du déterminisme). Et ce n'est qu'en s'appuyant sur sa conscience politique que le prolétariat pourra dépasser les obstacles que la classe capitaliste place quotidiennement sur sa route. Ce n'est que grâce à sa conscience qu'il pourra transformer la dynamique de rupture présente dans les mouvements de classe en perspectives de changement rompant résolument avec la logique du fonctionnement capitaliste. Cette conscience ne peut se développer que dans la confrontation ouverte avec la classe dominante, dans l'action collective. Et c'est l'appropriation subjective de l'expérience concrète faite dans ces actions collectives qui amène au développement de la conscience.

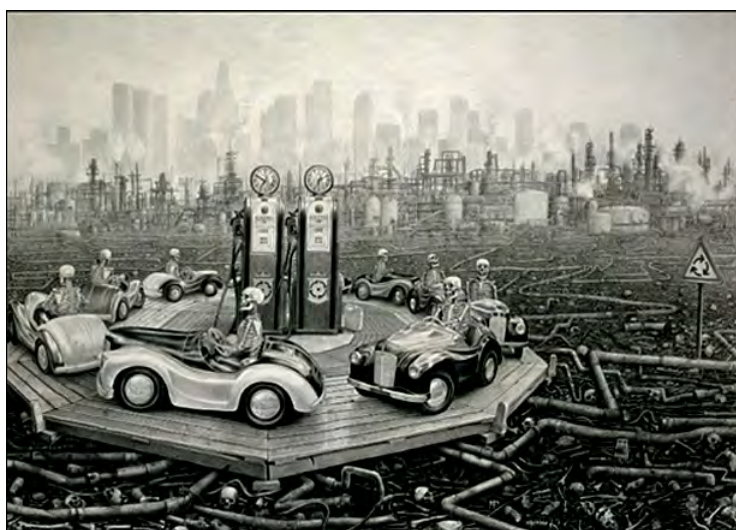
Manifestement, et la présente contribution a tenté de le démontrer, cette conscience se développe, dans un processus heurté, contradictoire. Elle se nourrit des expériences faites dans d'autres parties du monde, ainsi que des luttes du passé. Mais elle se fait aussi en opposition constante avec le poids idéologique imposé par la classe dominante, par l'aliénation et la réification propres au mode de production et de rapports sociaux induits par le capitalisme.

Notre tâche reste donc de mettre en garde contre les illusions, souligner les faiblesses, mais surtout, d'accompagner les dynamiques positives que nous pouvons identifier dans les mouvements, les clarifier et les replacer dans une perspective de changement radical.

Rose,

Mai 2012, réactualisé en octobre 2012.

COMMUNISATION ET L'ABOLITION DE LA FORME-VALEUR



Une théorie de la forme-valeur en tant que base pour la compréhension de la logique du capital, de sa trajectoire historique, et de ses contradictions, est intégralement liée à une théorie de la communisation. La communisation est inséparable de l'abolition de la forme valeur et du capital comme valeur valorisante, et son *Akkumulationszwang*, sa *compulsion* à accumuler, ainsi que du travail (*Arbeit-labor*)² dont dépend le capital. La communisation implique l'abolition du prolétariat, la classe des salariés des travailleurs, dont le travail abstrait est la source de la valeur. Le socialisme ou le communisme *n'est pas* l'auto-affirmation du prolétariat ou du pouvoir des travailleurs, et la création d'une république du travail. Le développement de la théorie de la forme-valeur, largement basée sur la publication des manuscrits que Marx avait assemblés pour sa critique de l'économie politique, une entreprise qui n'a été achevée qu'au cours des dernières décennies, a également transformé la compréhension du socialisme ou du communisme qui existait dans la IIème et la IIIème Internationale, ainsi que dans la gauche historique communiste (à la fois la gauche germano-hollandaise, la gauche italienne, les traditions communiste du conseil et bordiguistes).

² *Note de la traduction.* En allemand et en anglais, il existe deux mots distincts pour le travail : **Arbeit-Labor** qui désigne le travail extorqué ou arraché des esclaves, des serfs, et le salariat dans la société capitaliste, i.e. le travail abstrait; et **Werke, work** qui désigne l'oeuvre, l'activité, la production différente du travail extorqué. Pour la traduction française, nous avons choisi d'utiliser systématiquement le mot "travail" pour *labor, Arbeit*, et nous avons utilisé tantôt oeuvre, tantôt travail pour *work, werke*. Nous avons généralement indiqué l'équivalent anglais selon l'intention de l'auteur du texte entre parenthèses, afin de lever toute ambiguïté.

Le jeune Marx avait déjà anticipé l'abolition du travail (*labor*) dans le communisme dès 1844, dans ses manuscrits parisiens, et dans son analyse de l'aliénation du travail, une vision qui était peut-être plus clairement exprimée dans sa critique de 1845 de l'économiste politique allemand, Friedrich List : « C'est l'un des plus grands malentendus que de parler de travail libre, humain, de travail social, de travail sans propriété privée. Le «travail», par sa nature même, n'est pas libre, est inhumain, une activité antisociale, déterminée par la propriété privée et la création de la propriété privée. D'où l'abolition de la propriété privée ne deviendra réalité que si elle est conçue comme l'abolition du «travail» (une abolition, qui bien sûr, n'est devenue possible qu'en tant que résultat du travail lui-même³»

La concrétisation du chemin de Marx vers une théorie de la communisation dans laquelle la valeur, le travail (*labor*), et le prolétariat sont abolis peuvent être trouvés dans la *Critique du programme de Gotha* (1875) dans laquelle les bases théoriques pour la formation d'un système unifié de Parti Social-Démocrate en Allemagne, basé sur une vision d'un «état libre», ont été soumises à une critique cinglante, et dans laquelle Marx a d'abord esquissé sa conception d'un stade inférieur et supérieur du communisme. Pour Marx, dans le stade inférieur du communisme « tel qu'il émerge de la société capitaliste", toujours marqué par ses structures et les formes sociales », le producteur individuel reçoit de la société ... exactement ce qu'il lui a donné."⁴ En bref, le travailleur, après les déductions pour les fonds sociaux et l'expansion des forces productives, reçoit la pleine *valeur* de son travail (*labor*): «Il est clair, le même principe est à l'œuvre ici que celui qui régit l'échange des marchandises dans la mesure où il s'agit d'un échange de valeurs égales. ... Une quantité donnée de travail sous une forme est échangée contre le même montant dans une autre.⁵ Pour Marx, donc, la forme-valeur va présider à la fois la production et la distribution du stade inférieur du communisme, et ce n'est que dans son stade supérieur "que la société peut traverser complètement l'horizon borné du droit bourgeois et inscrire sur son drapeau: De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins!"⁶ La communisation, alors, comme l'abolition de la forme-valeur dans tous ses modes, serait précédée par une étape post-capitaliste dans laquelle la loi de la valeur régule toujours la production et la consommation. Aussi radicale qu'ait été, aux yeux de la plupart des socialistes, la vision de Marx en 1875, aujourd'hui, dans un monde capitaliste où la reproduction du prolétariat est maintenant menacée par le rapport social capitaliste, et l'existence même de la forme-valeur, une telle vision est tout à fait inadéquate.

Alors que Marx n'a pas précisé la forme dans laquelle le temps de travail permettrait de déterminer la production et la distribution au stade inférieur du capitalisme, la vague révolutionnaire qui s'est déclenchée en 1917 a conduit les bolcheviks à insister sur le fait que la dictature du prolétariat, quelle que soit ses formes politiques spécifiques, sera également fondée sur la poursuite du travail salarié; que la distribution des produits à la classe ouvrière s'effectuerait par l'intermédiaire du salaire et de l'argent. C'est ici que s'élève un débat au sein de la gauche communiste historique, différent des débats sur la question du parti ou des conseils ouvriers comme organe de la dictature du prolétariat, un débat dans lequel Amadeo Bordiga insista sur le fait - contre Lénine et Trotsky - qui le maintien des salaires et de l'argent était une menace mortelle pour le prolétariat, et reproduirait les rapports sociaux capitalistes. Deux documents importants de l'histoire de la gauche communiste durant la période entre 1930-1970, se sont penchés sur la question de la forme valeur, de la production et de la distribution communiste : *Les principes fondamentaux de la production et la distribution communiste*, un texte collectif du GIK (la gauche germano- hollandaise), publié en

³ Marx, "Brouillon d'un article sur le livre de Friedrich List : *Das nationale System der politischen Oekonomie*", in : Marx/Engels, *Collective Works*, Vol. 4 (New York : International Publishers, 1975), pp. 278-279.

⁴ Marx, *Critique du Programme de Gotha*.

⁵ Ibid.

⁶ Ibid.

1930, avec une importante «Introduction» par Paul Mattick à sa réédition en 1970, et le texte de Jacques Camatte, *Capital et Communauté*, écrit au lendemain de 68, dans l'orbite politique de la gauche italienne (bordiguisme).⁷

Les *Principes fondamentaux* ont avancé l'idée que la production et la distribution communiste seraient basées sur une mesure du temps de travail (le temps de travail moyen socialement nécessaire), avec la distribution de produits pour les travailleurs - dont la condition prolétarienne serait universalisée - qui aura lieu à travers un système de "bons de travail" (*Empfangsscheinen*), strictement sur la base du nombre d'heures travaillées. A l'opposé du fonctionnement normal du système capitaliste, où le marché alloue le travail (*labor*) et détermine la valeur à travers l'échange *post festum*, dans la production et la distribution communiste cette détermination pourrait être rationnellement déterminée par le temps de travail comme une mesure de la valeur sans l'intermédiaire d'échange. Il s'agissait d'un système, comme Mattick l'a reconnu dans son Introduction, dans lequel " le principe de l'échange d'équivalents prévaut encore"⁸, dans lequel la forme-valeur façonne encore l'être social, dans lequel, comme Marx le reconnaît dans sa *Critique du programme de Gotha*, «le droit égal souffre encore toujours d'une limitation bourgeoise»⁹, et le travail lui-même (*labor*) reste le travail du prolétariat. Mattick, cependant, a également constaté que le texte de la GIK est dépassé à certains égards, dépassé par la trajectoire du capital lui-même, par le développement prodigieux des forces productives entre 1930 et 1970, grâce auquel les marchandises et les services pourraient être produits en abondance telle que "tout calcul de leurs parts individuelles du temps de travail moyen socialement nécessaire serait superflu"¹⁰, et l'humanité pourrait passer directement à ce que Marx a appelé le stade supérieur du communisme.¹¹

Camatte suit Marx dans la distinction d'un stade inférieur, et d'un stade supérieur du communisme, et insiste sur le fait que le «communisme ne peut pas être atteint d'un jour à l'autre»¹² une position basée sur l'affirmation de Bordiga selon laquelle il y a trois stades post-capitalistes : la dictature du prolétariat, le stade du socialisme et le communisme. Pour Camatte, la valorisation de la valeur doit cesser immédiatement, et ce serait la tâche de la dictature du prolétariat, mais il reconnaît cependant que tout le monde doit travailler («celui qui ne travaille pas, ne mange pas»), que la condition prolétarienne doit être universalisée, que l'existence humaine, qui, dans le capitalisme a été médiée par le capital, "est maintenant médiée par le travail (*labor*)."¹³ De plus, Camatte reconnaît qu'une «économie du temps" continuera de réguler ce qui est devenu la production commune; que tout travail (*labor*) sera maintenant réduit au travail abstrait¹⁴, et que ce travail va

⁷ Bien que le texte de Camatte soit largement dévolu à la trajectoire de la forme-valeur basée sur une lecture de manuscrits non publiés de Marx (les *Grundrisse* et les "Résultats du Processus Immédiat de Production"), son chapitre sur le "Communisme et les phases intermédiaires entre le capitalisme et le communisme", comme les *Principes fondamentaux* du GIK, touche à la question de la communisation. L'approche de cette question par Camatte a ses propres bases dans des textes de Mitchell (Jehan) dans *Bilan* dans les années '30, et tout particulièrement dans des textes de Bordiga depuis la fin des années '40 jusque dans les années '60.

⁸ *Les principes fondamentaux de la production et de la distribution communiste*, Libcom, p. 4

⁹ Marx, *Critique du Programme de Gotha*, p. 346

¹⁰ *Les principes fondamentaux*, p. 5

¹¹ La façon dont Mattick dépeint l'abondance semble beaucoup trop optimiste aujourd'hui, tout particulièrement à la lumière de décades de "développement" basé largement sur la croissance de capital fictif et sur les bulles financières, alors que la reproduction du prolétariat a été violemment menacée, et que des masses toujours plus importantes de travailleurs sont expulsées de façon permanente du processus de production. Bien que de telles questions soient importantes, elles n'empêchent pas une vision de la révolution dans laquelle la communisation, comprise comme l'abolition de la forme-valeur et du travail prolétarien auquel elle est liée, ne peut être mise en place avant qu'un stade plus élevé ou l'achèvement d'une période de transition.

¹² Jacques Camatte, *Capital et Communauté* (Prism Key Press, 2011), p. 261.

¹³ *Ibid.*, p. 265.

¹⁴ *Ibid.*, p. 272.

conserver la forme du travail *salarié* sous la dictature du prolétariat, bien que «... la base du phénomène ne soit pas la même. Dans la société capitaliste, le travail salarié est un moyen d'éviter de restituer la totalité du produit à l'individu qui l'a produit. Dans la phase de transition, le travail salarié est le résultat du fait que ce n'est pas possible de détruire l'économie de marché d'un jour à l'autre."¹⁵ Dans le stade inférieur du socialisme, le caractère de marchandise du travail est effacé, et la part du travailleur de la richesse créée par sa main-d'oeuvre est distribuée sous forme de bons de travail basés sur le temps de travail consacré par le travailleur, par le travail abstrait, mesuré en temps de travail moyen socialement nécessaire.

A ce stade, comme l'explique Camatte, «... nous avons encore à traiter avec des valeurs et le temps de travail va toujours définir ces valeurs. Mais puisque le but n'est plus d'augmenter le temps de travail, cela signifie que le temps de travail n'a plus besoin d'apparaître sous le voile de la valeur afin d'assumer sa fonction sociale; il affirme son rôle immédiatement. "¹⁶ Mais la suppression du voile traditionnel capitaliste n'élimine pas la forme-valeur, ou la soumission de l'humanité aux lois de son mouvement. En effet, la réduction même de tout travail au travail *abstrait*, l'universalisation même de la condition prolétarienne et de ses modes de travail (*labor*), risque de perpétuer le capital et ses relations sociales. En outre, cette perspective n'est pas éliminée par l'insistance de Camatte sur le fait que les bons de travail que le travailleur va échanger contre des biens et services ne sont pas cumulables, sont "valables pour une période limitée et sont perdus à la fin de cette période, s'ils ne sont pas consommés »¹⁷, empêchant ainsi une restauration du capitalisme. La question n'est pas celle de la restauration du capitalisme, mais plutôt celle de la perpétuation de son existence à travers celle de la valeur déterminée par le temps de travail, et le travail abstrait, sur les bases desquels le capitalisme n'a jamais été abolie. Pour Camatte, c'est seulement au stade supérieur du communisme de Marx que : «Toutes les formes de valeur sont alors enterrés; Ainsi le travail n'a désormais plus une forme déterminée [le travail abstrait??], il n'y a pas d'aliénation."¹⁸

La question soulevée par la théorie de la communisation telle qu'elle s'est développée au cours des dernières décennies est de savoir si l'imaginaire social d'une période de transition, des stades inférieurs et supérieurs du communisme, n'est pas devenue - à ce stade historique du capitalisme - un obstacle de plus à la révolution communiste, à la communisation.¹⁹

La théorie de la communisation, telle qu'elle a été formulée par pro-révolutionnaires au cours des dernières décennies peut peut-être être résumée dans les termes suivants, comme dans un essai par Bruno Astarian:

La Communisation ne veut pas dire que le communisme sera mis en place par un coup de baguette magique. Il sera établi par un processus de lutte, avec des avancées et des retraites par la révolution. Cela signifie que les le actions menées par les révolutionnaires viseront à l'abolition du travail (*labor*) et de la valeur ... *ici et maintenant*. Lorsque la révolution capitaliste attaque la propriété, elle ne le fait pas dans le but de conférer le prolétariat le privilège de la propriété qu'il n'avait pas auparavant, mais dans le but de mettre un terme à tous les formes de

¹⁵ Ibid., p. 266

¹⁶ Ibid., p. 279

¹⁷ Ibid., p. 288

¹⁸ Ibid., pp. 297-298.

¹⁹ Une question qui semble être une diversion, bien qu'elle ait fait couler beaucoup d'encre dans le milieu pro-révolutionnaire, est de savoir QUAND la communisation, opposée à la période de transition, est devenue une possibilité historique pour le prolétariat. La communisation était-elle possible en 1789, en 1848, en 1871, en 1917, en 1936, etc.? La communisation ne s'est pas produite à ce moment-là, et bien qu'on puisse discuter du "pourquoi elle ne s'est pas produite", la tâche d'aujourd'hui est de confronter la nécessité historique de la communisation dans la période actuelle, et les dangers auxquels est confronté le travailleur collectif dans le monde capitaliste qui survit à sa crise actuelle.

propriété immédiatement.²⁰

En bref, la forme-valeur, et le *travail* [*labor*] qui lui sont liés, doivent être abolis par la révolution, non pas comme l'aboutissement d'une période de transition, comme la gauche communiste historique l'avait maintenu. En outre, alors que la communisation est le but *immédiat* de la révolution, Astarian souligne que: «Nous ne devons pas confondre immédiateté avec instantanéité. Quand nous disons l'immédiateté du communisme, nous disons que l'objectif de la révolution prolétarienne ne consiste plus dans la création d'une société de transition, mais dans le fait d'établir directement le communisme.»²¹ Pour moi, ce qui est crucial ici, ce n'est pas le *contenu* précis de l'œuvre (travail, *work*) ou activité qui doit être immédiatement transformée, par exemple, la nourriture ou les vêtements, la médecine ou le logement, devront être produites. Ce qui doit immédiatement être aboli, c'est la réduction de cette activité humaine au *travail abstrait*, et sa mesure par le temps de travail socialement nécessaire, c'est le mode historiquement spécifique dans lequel le travail (*labor*) a existé dans la société capitaliste²². Et cela, bien sûr, implique également la suppression d'un mode de distribution des biens et services par le biais du temps de travail, à travers une forme de salaire [le *salarariat*] ou des bons de travail même. C'est dans le cours même d'un bouleversement révolutionnaire, donc, et non à la fin d'une période de transition, que la communisation se produit. Comme RS insiste, dans SIC#1 : «La révolution est la communisation, elle n'a pas le communisme comme projet et comme résultat, mais comme son contenu même.»²³

En effet, dans la révolution elle-même, la suppression, non seulement du capital et du travail (*labor*), mais aussi du prolétariat doit se produire. C'est ainsi que BL l'exprime dans SIC#1: «Dans cette lutte, la saisie des moyens matériels de la production ne peut pas être séparée de la transformation des prolétaires en individus immédiatement sociaux: c'est une seule et même activité, et cette identité est provoquée par la forme actuelle de la contradiction entre le prolétariat et le capital.»²⁴ Ce n'est pas, alors, une variante de la pensée utopique qui m'a conduit à voir la communisation comme partie intégrante de la tourmente révolutionnaire elle-même, mais plutôt la logique même du capital, sa trajectoire historique spécifique, et la nature de la crise capitaliste dans la conjoncture historique actuelle: l'impossibilité de la reproduction de la condition prolétarienne par le capital, tout comme l'expulsion massive et permanente de main-d'œuvre prolétarienne de l'économie, la création d'une vaste planète des bidonvilles, et l'imminence des catastrophes écologiques, des phénomènes liés à la perpétuation de la forme-valeur. Ce sont ces mêmes conditions historiques et *matérielles* très réelles, qui ont fait de la communisation de la tâche immédiate de la révolution aujourd'hui.

Mais qu'est-ce de l'abolition du *travail* (*labor*), qui fait partie intégrante de la plupart des théories de la communisation? L'activité humaine, comme le travail prolétarien, le travail en tant que travail abstrait, le travail tel qu'il a été historiquement développé et instancié par le capitalisme, doit être aboli, à mon avis. Le travail (*labor*) sous sa forme historique de travail salarié, et les rapports sociaux capitalistes dans lesquels la production et la distribution sont basées sur le temps de travail moyen socialement nécessaire, sous toutes ses formes, doivent être immédiatement abolis. Mais *l'anti-travail* (*anti-labor*) doit être accompagné par une vision de l'activité humaine, la *praxis*, qui englobe le domaine de la production, libéré de son tégument historique (y compris

²⁰ Bruno Astarian, "Communisation et Activité de Crise", <http://www.hicsalta-communisation.com/>

²¹ Ibid.

²² Le travail extorqué à une classe exploitée n'est pas une catégorie trans-historique. Il est apparu dans plusieurs modes historiques spécifiques : le travail de l'esclave ou de la classe des ilotes dans la Grèce ancienne, le travail des serfs dans la société féodale, pour ne prendre que ces deux exemples très différents, de même que le travail abstrait extorqué de la classe ouvrière salariée dans la société capitaliste.

²³ RS, "Le Moment Présent", SIC 1, p. 95

²⁴ BL, « Le pas suspendu de la communisation », SIC 1, pp. 147-148

capitaliste). Ce texte n'est pas le lieu où commencer une élaboration théorique détaillée de cette tâche énorme, mais ses grandes lignes doivent au moins être esquissées. La communisation n'est pas l'arrêt de la production. Que du contraire! C'est le début de l'auto-production d'êtres humains, l'auto-production de rapports sociaux communistes. L'action humaine ne s'est pas limitée au *travail*, (*labor*), sous la contrainte des relations d'exploitation et de classe. Il y a donc une distinction, entre la *techné*, *poiesis*, et l'œuvre (*work*), d'un côté, et le travail (*labor*) de l'autre ; entre le travail (*labor*) de l'esclave, du serf, du prolétaire, d'un côté, et l'œuvre [*work*] de l'individu social. Ce n'est pas une simple distinction terminologique ou linguistique, mais plutôt l'un des modes historiquement distincts de l'action humaine, les modes qualitativement différents du métabolisme entre l'homme et la nature. Le travail (*Labor*) n'est, alors, qu'une forme spécifique de ce « métabolisme ». C'est précisément cet ensemble de distinctions, entre le travail (*labor*) et le travail (*work*), et les possibilités qui seront créées par la communisation que les pro-révolutionnaires ont besoin de commencer à explorer: la production, l'œuvre (*work*), *au-delà* du travail (*labor*). Certains *communisateurs*, comme Bruno Astarian, ont commencé à examiner la complexité des questions impliquées. "Le communisme connaîtra la production, mais ne connaîtra pas le travail (*labor*)."²⁵ Si la communisation ne doit pas être considérée simplement comme une version de "Woodstock" sur une grande échelle, alors les implications de la proposition d'Astarian selon laquelle il y aura «production sans productivité» doivent être élaborées²⁶. La «productivité» est intimement liée au travail abstrait qui produit de la valeur, tandis que la «production» et ses objectivations satisfont les besoins humains, corporels, communaux, intellectuels et créatifs. Elle implique, à mon avis, au moins comme point de départ, que l'aliénation [*Entfremdung*] ne se confonde pas avec l'objectivation, une position qui a son fondement dans une certaine lecture de Hegel, qui continue à façonner la vision de l'aliénation du jeune Marx. Objectivations, il y aura, mais des objectivations non subsumées par la forme-valeur.

La communisation implique une révolution, dans laquelle l'abolition du travail (*labor*) et du prolétariat comme sujet du travail, se produira en tant que partie intégrante de la tourmente révolutionnaire elle-même. Cependant, dans certains milieux qui font partie du courant des *communisateurs*, une position qui rappelle le déterminisme du marxisme traditionnel a surgi, une position dans laquelle le rôle primordial de la conscience dans la communisation semble être ignoré. Ainsi, dans le texte de Peter Astrom «Crise et communisation» dans *SIC1*, le scénario d'un soulèvement révolutionnaire attendant à une crise capitaliste dévastatrice, comme la crise actuelle, stipule que la crise va obliger le prolétariat de détruire «... toutes les conditions qui sans cesse recréent le prolétariat en tant que classe. En fin de compte, le prolétariat ne peut repousser le capital qu'en se niant lui-même comme classe créant la valeur *et en même temps* - dans un seul et même processus – en produisant des vies entièrement nouvelles qui sont incompatibles avec la reproduction du capital »²⁷ Le fait de ne pas parler de la conscience ici, ni des bases mêmes de son développement, peut faire croire que la réponse du prolétariat à une telle crise est instinctive, automatique et simplement déterminée par la profondeur de la crise elle-même, une réponse qui est inévitable. L'absence de toute discussion sur la conscience et l'idée de l'inévitabilité d'une réponse prolétarienne à la crise, me rappellent la confiance absolue de l'Histomat dans le fait que la révolution et la destruction du capitalisme ont été *déterminées* par les lois qui président au processus historique lui-même. Astrom souligne lui-même des discussions au sein de *SIC* portant sur le fait qu'il a mis un «... accent trop fort sur le fait que les prolétaires sont contraints d'agir d'une certaine façon.²⁸» Que la «logique» du capital, comme une contradiction en mouvement, produise une crise de la reproduction pour le capital et le prolétariat n'est pas en cause ici. Ce qui

²⁵ Bruno Astarian, *Le Travail et son Dépassement* (Editions Senonevero, 2001), pp. 175-176.

²⁶ *Ibid.*, p. 176.

²⁷ Peter Astrom, "Crise et Communisation", *SIC1*, p. 35.

²⁸ *Ibid.*, p. 37

est en question est un déterminisme implicite par rapport à une réponse prolétarienne, une vision - si elle devait se développer - qui pourrait affaiblir les perspectives aussi bien d'une renaissance du marxisme, que d'un soulèvement révolutionnaire.

En effet, un impératif pour la théorie de la communisation, à mon avis, est de se connecter à la perspective du développement d'une conscience qui peut faire *exploser* la forme-valeur directement liée aux modes historiquement spécifiques du travail (*labor*) que le capital a fait naître dans sa phase actuelle. C'est là que réside la *possibilité réelle-objective* - pour utiliser une notion Blochienne²⁹ - de la communisation. Pour Ernst Bloch une possibilité objective-réelle n'est pas un vœu pieux, mais plutôt le résultat de conditions matérielles qui ont mûri dans le processus historique lui-même, et qui deviennent manifestes. La possibilité objective-réelle de l'abolition du travail (*labor*) doit donc être recherchée dans les conditions historiques réelles des processus de travail de la société d'aujourd'hui capitaliste, dans les modes de travail (*labor*) que le capitalisme moderne a lui-même créés au service de sa compulsion à accumuler.

Mac Intosh

Quelques références

Vers une nouvelle plate-forme révolutionnaire. PI 23

Débat : Propositions pour l'élaboration d'une nouvelle plate-forme. PI 25

Editorial : Perspectives de la Fraction. PI 26

Bilan pour un nouveau départ : Perspective Internationaliste. PI 27

Le monde tel que nous le voyons Points de repère. PI 27

Y a-t-il une perspective révolutionnaire ? PI 28

Contribution à la discussion sur notre fonction (PI 40 Juillet 2002) PI 40

Visibilité du projet révolutionnaire et nouvelles technologies. PI 44

Une nouvelle direction PI 46

Perspectives révolutionnaires PI 47

L'appel au milieu pro-révolutionnaire PI 51-52

L'appel au milieu pro-révolutionnaire : réactions et perspectives PI 51-52

Est-ce la fin de la classe ouvrière ? PI 55

²⁹ Bloch développe cette notion dans son "*Principe Espérance*" (Cambridge, MA : The MIT Press, 1986), Volume I, pp. 235-241.

« *Ceux que l'on dit morts, vivent plus longtemps* »

In Memoriam

ROBERT KURZ

Robert Kurz, philosophe marxiste, est malheureusement décédé le 18 juillet 2012, à l'âge de 66 ans. Né en 1943 en Allemagne, R. Kurz s'est employé, tout au long de sa vie, à une relecture critique de l'œuvre de Marx. R. Kurz a participé activement au groupe allemand Krisis (créé en 1986), période à laquelle il a publié, en tant que co-auteur, le *Manifeste contre le travail*. Lors de la scission de Krisis³⁰, R. Kurz a milité au sein de la revue-groupe Exit !, sur le site duquel de nombreux textes écrits en allemand et non encore traduits en français ou en anglais peuvent être trouvés. Un ouvrage récemment publié en français, *Vies et mort du capitalisme* (Nouvelles éditions Lignes, 2011), contenant une vingtaine de textes de Kurz, écrits entre 2007 & 2010, permet de prendre connaissance de la contribution de ce philosophe à la nécessaire poursuite de l'œuvre de Marx³¹.

Kurz fait partie d'un courant théorique qui, au niveau international, a mis en lumière la « critique de la valeur », essentielle dans l'œuvre de Marx³². Il en est un des principaux théoriciens en Europe. Selon ce courant, le capitalisme n'est pas une domination d'hommes sur d'autres, un système d'exploitation de la majorité par une minorité, mais un système dominé par certaines catégories et structures sociales créées par les hommes : la valeur, la marchandise, le travail abstrait. Les hommes se soumettent à ces catégories, y inscrivent leur activité productive, leur activité de consommateurs, comme si les catégories de « salaire », « argent », « valeur » étaient des catégories naturelles, auxquelles on ne peut que se plier, et qui existeront de manière permanente. Et ce, d'autant plus que ces catégories et les structures de domination sociales qui en découlent (Etat, salariat, ...) dominent le monde entier, y compris les pays qui ont été appelés « communistes » (pays de l'Est, Chine, Cuba, etc...)³³. La mondialisation qui a pris place au cours des dernières décennies a permis d'étendre ces catégories à la planète entière, en même temps qu'elle transformait beaucoup d'aspects de la vie humaine (l'éducation, l'art, la santé, entre autres) en marchandises.

R. Kurtz était l'un des rares théoriciens qui, au cours des dernières décennies, s'est attelé à montrer que l'œuvre de Marx est toujours essentielle pour comprendre le monde d'aujourd'hui. C'est en se basant sur les catégories fondamentales de la valeur, du travail abstrait, qu'une analyse marxiste de la crise qui secoue la planète depuis 2008 est possible. La crise actuelle n'est pas une « crise du capital financier », due à l'avidité pour le profit des banques et des spéculateurs, mais une crise qui touche le cœur même du capitalisme, le rapport entre la productivité et les conditions de la valorisation. Elle est due à « une

³⁰ Le *Manifeste contre le travail*, publié la première fois en 1999 en allemand par le groupe Krisis, en en traduction française en 2002 (Lignes & Manifestes, ensuite en collection 10/18), se trouvait, d'une certaine manière, à la lisière des deux approches. La scission ultérieure du groupe a, d'une certaine manière, approfondi les contradictions déjà contenues dans ce pamphlet.

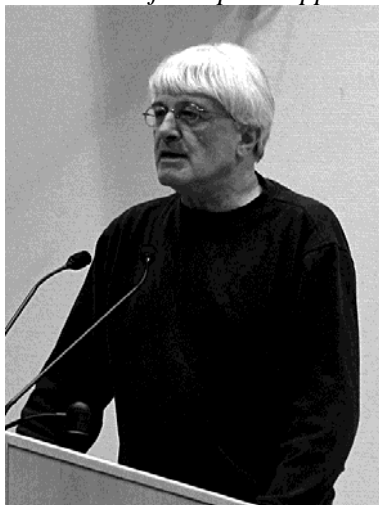
³¹ voir R. Kurz. *Les destinées du marxisme : Lire Marx au XXIème siècle*, dont l'introduction est publiée sur http://sd-1.archive-host.com/membres/up/4519779941507678/Les_destinees_du_marxisme_Lire_Marx_au_21e_siecle_par_Robert_KURZ.pdf

³² La critique de la Valeur est centrale déjà dans l'ouvrage de Roubine, *Etudes sur la théorie de la valeur*. Développée par les théoriciens de l'Ecole de Francfort, elle est aujourd'hui popularisée par des auteurs tels que Moshe Postone, et Anselm Jappe.

³³ dans lesquels la forme particulière qu'a prise cette domination (parti unique, idéologie de masse, etc...) s'explique par la tentative de rattraper le développement capitaliste qui ne s'y était pas produit au cours du 19ème siècle.

production insuffisante de survaleur, sous-production due au fait que trop de force de travail est rendue superflue (...). La désubstantialisation réelle du capital est parvenue à un point où seule une pseudo-accumulation sans substance via des bulles financières et le crédit d'Etat est possible, et c'est elle qui se heurte actuellement à des limites. »³⁴

La critique de la valeur est donc une arme puissante pour comprendre ce qui nous arrive depuis les années '80 : non seulement l'effondrement du bloc de l'Est, mais aussi la crise des « dettes souveraines », de la Grèce, de l'Espagne, les coupes dans les budgets de l'éducation, de la santé, l'impossibilité d'une réelle reprise, due au fait que la plus-value à créer dans le futur est déjà engagée par les dettes du passé³⁵. Pour Kurz, le capitalisme est entré dans une crise absolue : avec la troisième révolution industrielle, le capitalisme perd sa substance, le travail abstrait : « *A tous les niveaux du capital, nous assistons aux secousses de la dévalorisation. (...) La cause du désastre persiste, à savoir : le nouveau standard de productivité irréversible, posé par la troisième révolution industrielle. C'est pourquoi il n'y a plus d'autre possibilité que la création toujours nouvelle, par les Etats et par les banques, de capital-argent sans substance, et qui s'effondrera à des intervalles toujours plus rapprochés* ».



Si nous rejoignons la pensée de Kurz sur bien des points de l'analyse économique, nos idées ne convergent pas pour autant sur d'autres plans. Nous discuterons ci-dessous trois désaccords.

1) Kurz remet en question le fait que le prolétariat reste le sujet révolutionnaire du XXIème siècle, c'est-à-dire la définition du « sujet révolutionnaire » par sa place dans la production. « *L'appareil conceptuel de la critique radicale a besoin d'être dépoussiéré. La « classe révolutionnaire » de Marx était clairement le prolétariat industriel du XIXème siècle. Uni et organisé par le capital même, il était censé en devenir le fossoyeur. (...) Mais la nouvelle crise se caractérise par le fait que le développement même du capitalisme fait fondre la substance du « travail abstrait » qui est contenue dans la base productrice du capital. Ainsi, l'idée de « lutte de classes » perd son aura métaphysique pseudo-transcendante. Les nouveaux mouvements ne peuvent se définir de façon « objectiviste » et formelle au moyen d'une ontologie du « travail abstrait » et par leur « place dans le procès de production ». Désormais, ils ne peuvent plus se définir que sur le fond, par ce qu'ils veulent (...) Et par le futur qu'ils désirent : l'utilisation commune et rationnelle des forces productives atteintes, d'après leurs besoins et non d'après les critères absurdes de la logique du capital. Leur communauté ne peut plus être que la communauté d'objectifs émancipateurs, et non celle d'une chosification dictée par le rapport-capital même. Ce que la théorie réalise dès à présent en tâtonnant, la théorie doit encore le formuler conceptuellement. C'est alors seulement que les nouveaux mouvements pourront devenir radicalement anticapitalistes d'une façon nouvelle, c'est-à-dire au-delà de la vieille lutte des classes. »³⁶.*

³⁴ *Vie et Mort du capitalisme*, pp. 12-13, Editions Lignes, 2011

³⁵ voir le compte-rendu de la table ronde à laquelle participa R. Kurtz début 2012, sur le thème de la crise économique, http://www.principiadialectica.co.uk/blog/?p=5893&utm_source=feedburner&utm_medium=email&utm_campaign=Feed%3A+principiadialectica+%28Principia+Dialectica%29)

³⁶ R. Kurz, *Au-delà de la lutte de classe*, juin 2003, in *Avis aux naufragés*, p. 137. Editions Lignes.

Kurz rejette ici l'idée que seul le *prolétariat industriel* constituerait le sujet révolutionnaire, une idée à laquelle nous pouvons souscrire. Mais il développe une vision selon laquelle « *la lutte de classe est devenue partie intégrante de ce système de la concurrence universelle et s'est révélée en soi comme un simple cas particulier de ce système, tout à fait incapable de transcender le capitalisme* » (ibid., p. 136). Le capitalisme, en désocialisant la société, laisse libre cours à la lutte de tous contre tous, « *un bloc économique contre l'autre, homme contre femme, individu contre individu, voire enfant contre enfant* » (ibid., p. 136). Au final, le prolétariat, industriel ou pas, et le capital, n'ont jamais été que « *des concrétions différentes d'une seule et même substance sociale. Le travail constitue du capital vivant et le capital du travail mort* ». Nos lecteurs auront deviné que nous ne pouvons souscrire à une telle vision, qui réduit le prolétariat à un objet complètement aliéné au capital, et qui nie la contradiction qui existe entre sa situation de classe exploitée et son potentiel révolutionnaire. Ce qui échappe à Kurz aussi, c'est la vision, déjà développée par Marx, du « travailleur collectif », qui intègre prolétariat industriel, employés, travailleurs du service public, enseignants, y compris les chômeurs, ou les jeunes qui n'ont jamais été intégrés dans la production. « Ceux qui n'ont que leur force de travail à vendre » pour subsister, tel est aujourd'hui le « sujet révolutionnaire », c'est-à-dire le point de départ des mouvements dans lesquels ces différents segments du prolétariat peuvent opérer une critique radicale du capitalisme, de la valeur, et l'énonciation d'un autre mode de production, de relations humaines. Ce travailleur collectif se constitue en force sociale, au cours d'un mouvement de mise en question du capitalisme, donc de mise en question de sa propre existence aussi (voir texte sur la communisation dans ce numéro). Ce n'est pas un « groupe social » défini, étant donné la fragmentation actuelle du prolétariat.

2) De même, sur la question de la critique du « travail », Kurz semble considérer ce qui est appelé travail (*labor*) dans la société capitaliste, à savoir le travail abstrait, comme étant le seul type de production, et devant donc obligatoirement être aboli dans le processus révolutionnaire. Il n'est pas certain qu'il ait élaboré la distinction entre travail extorqué, abrutissant (*labor*) et activité humaine, œuvre, (*work*) (voir texte sur la communisation).

3) Enfin, dans le texte « *La guerre contre les Juifs* »³⁷, Kurz défend l'idée d'un « *double caractère de l'Etat d'Israël, qui est, d'une part, un Etat moderne ordinaire dans le cadre du marché mondial, et, de l'autre, une réponse des Juifs à l'idéologie éliminationniste d'exclusion de l'antisémitisme européen, et surtout allemand* ». A la suite d'un raisonnement sur la transformation du conflit israélo-palestinien depuis 2008, Kurz en vient à critiquer l'indifférentisme par rapport aux attaques anti-israéliennes et à stigmatiser le fait que « *la majeure partie de l'opinion publique mondiale qualifie d'excessive la contre-attaque d'Israël (...) le pragmatisme capitaliste se tourne (...) de plus en plus contre l'autodéfense israélienne* ». Nous ne connaissons pas suffisamment Kurz pour saisir les racines de son attachement à « l'autodéfense israélienne ». Quoi qu'il en soit, il est évident que nous ne pouvons le suivre dans cette voie.

Au-delà de ces divergences, nous rendons hommage à Kurz, comme un théoricien majeur qui a reconnu la nécessité de développer le marxisme tout en se basant sur ce qu'il a de plus fondamental. Avant tout, Kurz réaffirmait la nécessité de lutter au nom des besoins fondamentaux, matériels, sociaux et culturels, des hommes ainsi que la nécessité de dégager le contenu de ces besoins de leur forme capitaliste (salaires, profits). Satisfaire le véritable contenu des besoins humains ne dépend pas du fait que la valorisation du capital fonctionne, mais, au contraire, est antagonique avec cette valorisation. Il faut pousser la tension entre ce contenu et la forme capitaliste, et développer une critique qui aille au-delà du capital. Le but du mouvement est non seulement la destruction du capitalisme en tant que rapport social, mais surtout l'instauration d'une « autre socialisation », qui soit à la portée de l'homme.

« *Ceux que l'on dit morts, vivent plus longtemps* » a écrit R. Kurz en épigraphe de son texte « Lire Marx au XXI^{ème} siècle ». Kurz continuera à vivre, à travers ses textes, ses analyses, et son opiniâtre volonté à analyser le monde du 21^{ème} siècle en termes marxistes.

PI

³⁷ Vie et Mort du Capitalisme, p. 218

PERSPECTIVE INTERNATIONALISTE ET LA TRADITION DE LA GAUCHE COMMUNISTE



1. Lorsque *Perspective Internationaliste* a commencé à être publié en 1985, notre groupe était caractérisé par son adhésion aux positions de base de la Gauche Communiste, mais aussi par son attitude critique à l'égard de ce courant. «Gauche communiste» est un nom générique pour l'ensemble de groupes marxistes qui avaient rompu avec, ou avaient été expulsés, de la Troisième Internationale dominée par les bolchéviks sur la base de leur position pro-révolutionnaire, anti-nationaliste, et pour des groupes qui, plus tard, se sont formés sur la base de leurs positions. Nous nous sommes identifiés à la lutte qu'ils ont menée, et nous continuons à le faire. Nous reconnaissons qu'ils représentaient une véritable résistance de classe contre la contre-révolution qui a finalement remporté la victoire en Russie et dans le monde. Nous reconnaissons qu'ils défendaient des positions de classe, alors que la plupart des soi-disant marxistes les avaient abandonnées. Mais depuis nos débuts, nous avons aussi réalisé que la Gauche communiste a eu d'importantes lacunes et des « trous noirs » théoriques et n'a pas donné naissance à une théorie appropriée pour notre époque. Nous avons donc appelé à « une renaissance du marxisme ». Par là, nous voulions dire : refuser le dogmatisme vicié qui en est venu à caractériser le marxisme traditionnel, ré-examiner nos sources de façon critique, développer une analyse marxiste là où elle s'était arrêtée, sortir du cadre auto-référentiel du marxisme traditionnel et s'ouvrir à une pensée non marxiste, afin de forger une théorie vivante, un faisceau lumineux qui permette de trouver le moyen de sortir de ce tunnel sombre.

Nous n'avons jamais pensé que nous pourrions faire cela tout seuls et donc nous avons tendu la main à d'autres. Donc, c'est ce qui définit PI : son origine marxiste, gauche communiste, son objectif d'une renaissance du marxisme, et son appel à d'autres personnes à se joindre à ce projet, à nous rejoindre pour un débat non-sectaire, non dogmatique, qui aille au cœur du problème : Comment fonctionne le capitalisme, comment peut-il être renversé. Cet appel a été principalement

dirigé vers les autres groupes de la gauche communiste et a reçu, dans la plupart des cas, une réponse frileuse. Cela ne nous a pas empêché de poursuivre ce que nous avons décidé de faire. Il fallait défaire avant de pouvoir refaire. La critique empirique des positions de la gauche communiste - la contradiction entre la théorie et la réalité - a conduit à une critique des outils conceptuels grâce auxquels cette théorie explique la réalité, ce qui a conduit à une critique du cadre théorique lui-même sur lequel ces concepts sont fondés, qui a conduit à une reconnexion avec l'analyse de Marx à un niveau plus profond.

Nous n'étions pas seuls dans ce voyage, mais parfois il semblait que c'était le cas. D'autres, souvent à notre insu, s'étaient lancés dans des projets similaires. Le courant des «Communistateurs», dans ses diverses expressions, et les théoriciens allemands de la forme valeur, entre autres, ont apporté des contributions importantes qui ont influencé nos propres débats. Pendant ce temps, notre éloignement de la tradition communiste gauche avait grandi. Bien que partageant toujours leurs positions de base, nous avons réalisé qu'un écart avait grandi entre son cadre théorique et la nôtre. Il est temps de préciser cette différence, de nous situer clairement. Ceci s'est avéré être une cible mouvante. Nous sommes passés par plusieurs brouillons, dans la mesure où notre propre compréhension s'est approfondie quant à la façon dont fonctionne la valeur, et il nous a fallu retravailler l'esquisse. Il est devenu évident que les lacunes de la gauche communiste ont une cohérence qui a sa source dans le marxisme lui-même, ou tout au moins dans le marxisme traditionnel, «orthodoxe», que nous avons aussi, autrefois, partagé.

Donc, nous considérons-nous encore comme partie de la Gauche Communiste ? Oui. Nous nous tenons sur leurs épaules, aucun doute à ce sujet. Nous continuons leur lutte. Et Non. Nous avons bougé au-delà de la Gauche communiste. Nous n'avons pas d'étiquette alternative, mais le nom «Gauche communiste» ne convient plus, du moins sans une explication. L'explication, la voici.

Comprendre l'histoire

2. Nous avons besoin d'une critique marxiste du marxisme, d'une critique matérialiste du « matérialisme historique » tel que développé par les théoriciens de la Deuxième Internationale, et de l'« histomat », le dogme créé par la Troisième Internationale et consacré par Staline³⁸. Nous avons besoin de comprendre le marxisme comme un enfant de son temps. En effet, il n'y a aucune raison pour laquelle seul le marxisme pourrait échapper à l'influence des modes de pensée et des pratiques sociales de l'époque dans laquelle il est né. Du moins pas d'un point de vue marxiste. L'influence des idéologies des Lumières, du progrès, le Messianisme Chrétien ainsi que la croyance quasi-religieuse dans la capacité de la science à développer les connaissances, à expliquer et résoudre tous les problèmes. L'influence aussi du mode de production en changement, qui a été la transition vers une production basée sur la machine. Avec le développement de la technologie mécanique est apparue une perspective mécaniste du monde, une vision de la réalité comme une machinerie complexe obéissant à des lois mécaniques, une équation entre le progrès et la technologie. En outre, durant cette période, l'économie est vraiment devenue la force motrice. La croissance de la production est devenue l'objectif social dominant, qui façonne l'idéologie et les pratiques sociales. Ceci suscite la croyance qu'il en a toujours été ainsi. Mais ce focus implacable sur la productivité était vraiment un focus sur l'accumulation de la valeur, et donc spécifique au mode de production basé sur la forme-valeur.

³⁸ Auquel nous devons ajouter le «diamat», dont la base peut être trouvée chez Engels, dans des textes comme la Dialectique de la Nature, et ensuite consacré par les théoriciens des Soviets sous Lénine et Staline. Histomat, avec sa vision transhistorique et téléologique de l'histoire, son déterminisme économique, et Diamat, avec sa parodie de matérialisme transposé à la nature, et ses soi-disant «lois», constituent un rejet théorique de la dialectique sujet/objet, de la spécificité historique du capitalisme, et impose un ensemble d'abstractions mortes sur la nature.

Le marxisme a subi ces influences. Mais il reflétait aussi la lutte du prolétariat à l'intérieur et contre le capitalisme, et son besoin de comprendre, de voir où il va. Le marxisme n'a jamais prétendu être une science neutre, il a pris le parti de la classe ouvrière. En agissant ainsi, le bandeau est tombé des yeux, le brouillard s'est évaporé, la réalité est devenue plus claire. Non pas la réalité objective, mais la réalité subjective de la classe qui crée la valeur, la classe exploitée par le capitalisme et qui a le pouvoir potentiel d'y mettre fin.

3. De ce qui précède peut être conclu ceci : Le marxisme est un travail en cours et le développement de la conscience est un processus complexe qui ne peut être réduit à un simple schéma. Mais le marxisme traditionnel avait tiré les conclusions opposées.

Au lieu de reconnaître la complexité de la conscience et le rôle de la contingence dans l'histoire, l'interaction complexe entre divers facteurs sociaux, économique, politique, et idéologique, dans le développement historique des relations sociales, le marxisme traditionnel divise le monde en une «base», les forces productives, comprises vulgairement comme les forces productives *matérielles*, et les rapports sociaux qu'elles créent automatiquement, et une «superstructure» - tout le reste, toutes les manifestations de la pensée humaine et de l'interaction, étant déterminées unilatéralement par la base. Ainsi, alors que le marxisme traditionnel proclame que la lutte des classes est le moteur de l'histoire, il estime que la lutte de classe est elle-même une conséquence du développement inhérent des forces productives. Donc, c'est ce développement qu'ils considèrent comme le véritable moteur de l'histoire³⁹. Cela rend la question de savoir comment la conscience peut se développer jusqu'à la réalisation du communisme, très simple. Le développement des forces productives se chargera de cela. Les partisans les plus conséquents du dogme matérialiste historique sont les conseillistes, qui croient que l'organisation politique, en tant qu'activité «superstructurelle», ne peut avoir aucun impact sur l'histoire, puisque la société est entraînée uniquement par «la base» qui impose de nouvelles relations sociales lorsque son évolution les requiert. Donc tout ce que nous avons à faire, c'est laisser l'histoire suivre son cours.

Au lieu de reconnaître que le marxisme était et est un travail en cours, le marxisme traditionnel, sous la direction d'Engels, Kautsky, Lénine et d'autres, est devenu un système fermé, autonome de pensée qui explique l'univers et tout le reste. Ils ont réduit le marxisme à une idéologie, une pseudo-science basée sur la prémisse selon laquelle l'avenir est déjà contenu dans le passé et est donc inévitable. Que toute l'histoire s'est produite parce qu'elle devait se produire de cette façon, que tout cela était une préparation pour le moment où les forces productives ne peuvent plus se développer au sein du capitalisme et donc imposent le socialisme. Une telle vision de l'histoire, qui se développe sur base d'un seul principe ou matière, a plus en commun avec la philosophie idéaliste ou métaphysique, qu'avec le matérialisme enraciné dans les relations sociales réelles entre les êtres humains, et les relations historiques complexes créées par leur travail et leur praxis.

Le problème commence avec l'épistémologie du marxisme traditionnel, à savoir sa réponse à la question, comment les êtres humains *connaissent* le monde, social et naturel. Engels, qui s'est confronté à ces problèmes complexes dans une série de textes classiques, était convaincu que la théorie du *reflet* de la conscience qu'il a élaboré, garantissait une connaissance correcte du «monde réel», une position réitérée dans un texte classique de Lénine lui-même, *Matérialisme et Empirio-criticisme*. Ce que Engels, Lénine et le marxisme traditionnel ont ignoré, c'est que l'être humain n'est pas *en dehors* du monde qu'il/elle se représente, mais *à l'intérieur* de ce monde, de sorte que la pensée n'est pas le simple reflet d'une réalité extérieure, mais un facteur actif et conscient dans sa structuration et son déploiement historique. Dans sa première thèse sur

³⁹ Alors qu'Engels, par exemple, essaye de nuancer le déterminisme vulgaire de cette position, en reconnaissant le rôle d'autres facteurs qui ont été négligés dans beaucoup de textes par manque de temps, de place, cette nuance fut plus que souvent absente des textes du marxisme traditionnel de la Seconde et de la Troisième Internationale, une absence qui révèle l'impossibilité d'échapper au déterminisme dans lequel le marxisme orthodoxe était enfermé.

Feuerbach Marx a critiqué ce point de vue «objectif» selon lequel "les choses, la réalité, la sensualité, sont conçus seulement sous la forme de *l'objet, ou de la contemplation*, mais pas comme *activité humaine sensuelle*, pratiquement, pas subjectivement. "Mais cette approche a influencé le marxisme traditionnel, et passa à la gauche communiste historique. Avec elle sont venues des prétentions de la connaissance scientifique du passé, du présent et de l'avenir.

Le déterminisme économique brut, combiné à la téléologie hégélienne dans l'histoire, l'existence d'un dessein général dans l'histoire, d'un « but final du monde » a façonné le système de croyance du marxisme traditionnel, basé sur le dogme que l'homme est programmé pour le communisme, que chaque mode de production qui s'est développé en Europe occidentale a été un tremplin nécessaire pour atteindre cet objectif, que la force motrice est toujours la croissance des forces productives qui se développent dans une société donnée au plus haut point possible, et suscitent ensuite une lutte de classe qui conduit à un nouveau mode, plus avancé, de la production, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le communisme soit atteint⁴⁰.

Cette vision est caractérisé par le productivisme: la conviction que le développement des forces productives est intrinsèquement progressif et que le capitalisme est progressif tant qu'il continue à développer les forces productives. Cela implique que les communistes doivent soutenir le capitalisme dans la mesure où il développe les forces productives (comprises, de manière étroite, comme la machinerie et la technologie). Cela implique également une vision du socialisme comme libération des forces productives du capitalisme afin qu'elles puissent se développer davantage, et une vue de la science et de la technologie qui façonnent ces forces productives comme des instruments neutres du Progrès, sans contenu de classe, qui peuvent être facilement utilisées dans une société socialiste.

4. Notre critique du « matérialisme historique » et de « histomat » n'est pas un rejet du matérialisme ou de la dimension historique des formations sociales. La prémisse reste que les conditions matérielles déterminent la société humaine et ce sont ces conditions matérielles que nous examinons en vue de connaître le potentiel de changement de société. Mais la conscience n'est pas un simple reflet superstructurel de la base économique, elle est elle-même une force matérielle, rendue tangible dans la praxis humaine. Les humains sont des êtres sociaux qui, par leur interaction avec la nature et l'un vis-à-vis de l'autre, créent leur propre monde, font leur propre histoire. Les choix qu'ils font, les croyances auxquelles ils s'accrochent, la compréhension qu'ils développent et les contingences imprévisibles qui font partie intégrante de cette réalité complexe, sont autant d'éléments qui mettent le monde en forme, tout autant que les caractéristiques inhérentes aux forces productives.

Notre critique de la téléologie en stades n'implique pas la négation de la continuité entre les différentes périodes de l'histoire, entre les différentes formes de la société. Les raisons pour lesquelles une société nouvelle se développe, sont évidemment liées aux obstacles auxquels s'est heurtée la vieille société, ainsi qu'aux possibilités qu'elle a créées. Mais cela ne veut pas dire que tout est arrivé parce que cela devait arriver. Que le «communisme primitif» devait conduire à la société esclavagiste qui devait conduire au féodalisme, qui devait conduire au capitalisme qui doit conduire au communisme. Différentes voies ont été prises, dans des lieux autres que l'Europe occidentale. En effet, l'apparition du capitalisme en Europe de l'Ouest est lui-même une singularité, due à un ensemble complexe de facteurs contingents historiques, politiques, idéologiques et également économiques.

⁴⁰ Bien que la téléologie dans l'histoire, et ses racines dans la philosophie de l'histoire de Hegel, doive être rejetée, Hegel lui-même, dans sa Logique, reconnaît également un "point de vue téléologique limité", par contraste avec un point de vue transcendantal : les buts sont posés par des besoins humains spécifiques temporaires dans leurs relations sociales et leurs médiations productives avec le monde naturel; la praxis humaine, alors, implique un tel point de vue téléologique limité, même si on exclut la téléologie du processus historique lui-même.

Nous ne suggérons pas que tout est advenu par accident. Certaines choses, oui, bien entendu, mais il y a des phénomènes qui sont prévisibles, si on comprend ce qui les gouverne. Mais réduire toute l'histoire humaine à une chaîne causale, comme le fait la théorie marxiste en stades, ne résiste pas à la critique matérialiste. Différentes chaînes causales produisent des résultats prévisibles, mais s'entremêlent de telle façon que le résultat final est imprévisible. La contingence a un impact sur l'histoire tout autant que la nécessité. Par « contingent » nous ne voulons pas dire « accidentel » ou sans cause, mais plutôt que la cause réside à l'extérieur du phénomène, ou que le phénomène contingent est le résultat de la convergence de deux ou plusieurs événements, sans lien direct. Une création technologique qui résulte d'une chaîne causale peut entrer en contact avec un événement politique qui résulte de différentes chaînes causales et fusionner en un événement contingent. L'événement contingent n'est pas le résultat (ou n'est pas intégré) ni dans les deux événements précédents en tant que chaîne singulière, mais seulement dans leur convergence.

La théorie en stades du marxisme traditionnel est essentiellement une interprétation réductrice de l'histoire de l'Europe occidentale, transformée en loi universelle. S'il y avait une telle loi universelle, il y aurait une unité causale de toutes les transitions entre les modes de production et les formations sociales. En réalité, les causes sont différentes, spécifiques à chaque transition. En ce qui concerne l'avenir aussi, différentes voies sont possibles. Il est vrai que l'humanité est confrontée au choix entre « socialisme » et « barbarie », mais ce que ces termes généraux signifieraient dans la réalité est impossible à prévoir et aucune des possibilités n'est inévitable. Notre critique du productivisme ne devrait pas être interprétée comme une négation de l'importance des forces productives et la productivité qu'elles permettent, dans la formation de la société et la création des conditions pour la changer. Mais c'est un rejet de la façon téléologique du marxisme traditionnel de raconter l'histoire, et un rejet de la vision idéaliste selon laquelle le développement de ces forces productives est par définition synonyme de progrès pour l'humanité. Il s'agit d'un rejet de l'idée que la science et la technologie sont neutres du point de vue des classes, et prête à être appliquées dans un monde post-capitaliste. Si seulement c'était aussi simple que cela.

En réalité, plutôt que d'être progressif, le développement des forces productives a parfois, et surtout au siècle dernier lorsque la destruction est devenue une partie intégrante de leur cycle de croissance, été régressif, créant l'horreur et la souffrance sur une échelle sans précédent. Il est vrai que durant cette même période, les forces productives ont développé des conditions plus propices pour passer au post-capitalisme, le communisme. Dans le même temps, elles ont dégradé d'autres conditions, en premier lieu par ce qu'elles ont fait à notre environnement naturel. Si l'humanité continuait à les laisser se développer dans un cadre capitaliste, elle pourrait très bien se tuer. Mais c'est vrai également qu'elles ont créé une productivité géante qui tient la promesse de répondre aux besoins de tous les êtres humains. Elles ont créé un processus de production internationalisé, très socialisé, interdépendant. Un processus de collaboration mondiale qui a engendré le « travailleur collectif » dont les conditions spécifiques incarnent à la fois la possibilité et la nécessité de la révolution. Elles ont créé une production qui exige du temps très peu de travail, et bien que ceci soit mortel pour une société qui mesure la richesse par le temps de travail, cela permet de concevoir la richesse différemment, et donc aussi de concevoir le travail différemment. Il est possible d'en finir avec le travail aliéné, ennuyeux, dégradant et de le remplacer par une activité sociale, créative, pleine de sens. Elles ont amélioré ces conditions et d'autres conditions au cours des 100 dernières années, mais appeler cette époque « progrès », c'est comme gifler le visage des millions de personnes qui sont mortes dans des guerres et des holocaustes et des milliards de personnes qui ont enduré et endurent des souffrances inutiles durant leur vie misérable. La « Barbarie », n'est pas quelque chose qui pourrait se produire éventuellement quelque part dans le futur. C'est un holocauste mondial qui est en train de se produire, en ce moment. Il en est encore à un stade précoce. Il peut devenir bien pire. Mais il peut également être arrêté. L'avenir est indéterminé.

Le problème auquel doit faire face l'humanité n'est pas que le capitalisme empêche le développement des forces productives. Le problème, c'est qu'il façonne ce développement dans une voie qui mène à notre auto-destruction. La science et la technologie ne sont pas neutres, elles sont profondément marquées par la forme-valeur. C'est la logique de la valeur qui les rend si incroyablement destructrices et aliénantes. Elle détermine non seulement le but pour lequel elles sont utilisées, mais aussi leur contenu et leur structure. La science et la technologie qui se sont développées historiquement, et la raison instrumentale à laquelle elles sont liées, ne peuvent pas être séparées de la compulsion à accumuler, la subjugation du travail vivant au travail mort, qui sont les marques de fabrique du capitalisme. Ce n'est pas seulement les usages qu'on fait de la science et de la technologie, l'expansion de la production de marchandises, mais l'abstraction réelle de la forme marchandise elle-même, qui est liée directement à la séparation du travail manuel et intellectuel sur laquelle est basée le capitalisme, et à l'abstraction de l'activité scientifique pure. La science, loin d'être socialement neutre, est elle-même liée à l'abstraction qui met en forme le processus de production et d'échange des marchandises. La science et la technologie sont devenues les moyens par lesquels la forme-valeur se reproduit, dans les marchandises, ainsi que dans l'esprit de l'homme. Mais là aussi, nous rejetons le déterminisme et donc l'idée que l'esprit humain est simplement formaté par la technologie qu'il utilise. La relation est plus complexe. Et la science et la technologie sont plus complexes aussi. Même si elles sont façonnées par la forme-valeur, elles ont, comme tous les domaines de la praxis humaine, une dynamique qui leur est propre et donc une autonomie relative, même aujourd'hui. Ce qui signifie que leur développement comporte des aspects par lesquels le capitalisme renforce sa domination ainsi que des aspects qui favorisent la résistance au capitalisme et son dépassement. PI a analysé cette question en détail en ce qui concerne la technologie de l'information. Nous ne souscrivons pas à la théorie « tabula rasa » selon laquelle la société post-capitaliste devrait se débarrasser de toute la science et de la technologie existante et recommencer à partir de zéro. Mais nous pensons que la science et la technologie devront passer par une révolution également, non seulement dans leur objet et dans leurs usages, mais dans leur nature même.

Comprendre la valeur

5. La forme-valeur se situe au cœur de la compréhension de Marx du capitalisme et de la possibilité de le remplacer. Il n'était pas le premier à voir que la richesse dans la société capitaliste, tout en prenant la forme de biens et d'argent, est réellement autre chose: le temps de travail (abstrait). En comparant le temps de travail moyen, socialement nécessaire des produits, le marché organise l'échange, et donc oriente également la production. Les fondateurs de l'économie bourgeoise «classique», Adam Smith et David Ricardo, étaient déjà arrivés à cette conclusion. Marx est d'accord avec eux, mais en a ensuite tiré les implications. La différence entre la valeur de la marchandise force de travail et celle des marchandises qu'elle a produites ; la plus-value, la base de l'accumulation capitaliste. Un système de vol légal.

Cette partie de l'analyse de Marx a été adoptée par le marxisme traditionnel. Mais il a réduit sa théorie de la valeur à une critique du vol. La valeur est considérée comme la véritable substance intérieure de la marchandise, dont une partie est volée par les capitalistes. Le socialisme, donc, rétrocède cette partie volée à son propriétaire légitime, la classe ouvrière. Ce «socialisme» ne nécessite pas l'abolition du salariat, de l'argent ou du capital. Il exige simplement que les «représentants» de la classe ouvrière (le parti, l'Etat, les conseils ouvriers) décident comment et sous quelles formes accumuler la valeur (toujours «dans l'intérêt de la classe ouvrière», bien sûr). Contrairement à cette critique d'une forme particulière de propriété, la théorie de la valeur de Marx, obscurcie par le marxisme traditionnel, est une critique de la propriété elle-même. En contraste avec le focus du marxisme traditionnel sur la distribution de la richesse, la théorie de la forme valeur de Marx s'est focalisée sur la production de richesse et les relations sociales sur base desquelles le travail abstrait peut être extorqué du travailleur collectif.

La conception de la valeur comme substance réelle, transhistorique, de tous les produits du travail, venait de Smith. Si Marx l'a assimilée au début, ensuite il a développé une analyse plus approfondie qui a révélé clairement que la valeur est devenue la substance intérieure des choses seulement lorsqu'elle est devenue l'objet de leur production. Alors que l'argent, la propriété privée, l'accumulation des biens et des marchés, tout cela existait avant le capitalisme, il a fallu la marchandisation de la force de travail pour que la forme-valeur émerge comme principe organisateur de la société et pour que la valeur devienne quelque chose qui (apparemment) pourrait être, et devrait être, sous peine de mort économique, sans cesse accumulée.

Alors que Smith a vu la valeur comme un phénomène naturel, qui reflète la nature humaine elle-même, pour Marx, c'est le produit historique spécifique des rapports sociaux capitalistes, basé sur la forme sociale historiquement spécifique du travail abstrait comme mesure et essence de la richesse. C'est une façon particulière de voir les choses et un mode de relations humaines, qui a surgi à un moment donné dans un lieu donné et s'est répandu comme un virus, en raison de la puissance conquérante de la productivité qu'il engendre.

Est-elle réelle?

Les choses sont réelles, les gens sont réels. La forme valeur les réduit à une quantité d'argent, c'est à dire une quantité de temps de travail abstrait, mais ils ont leurs propres qualités objectives qui les définissent, indépendamment de leur forme valeur. La valeur n'est pas vraie en ce sens: aucune analyse microscopique ou chimique ne peut révéler la valeur contenue dans un produit. Elle n'est pas réelle dans le sens d'exister en dehors de l'esprit des gens, comme la douceur du fruit mûr, ou le bruit de la chute d'un arbre, ou la météo. Et pourtant elle est comme la météo: elle suit sa propre dynamique, elle a ses lois propres, que les humains peuvent tenter de manipuler mais auxquelles, en fin de compte, ils sont soumis, sans autre choix que d'en subir les conséquences. Elle nous confronte comme une condition extérieure, un fait objectif, et pourtant il s'agit d'une création humaine. Donc, nous l'appelons «une abstraction objective » ou «réelle ».

La réalité de la valeur réside dans le fait qu'elle est une chose sociale, le produit de rapports sociaux réels. La forme-marchandise masque ceci. Elle fait apparaître comme si la relation entre les marchandises est tout simplement une relation entre les choses, basée sur leurs qualités autonomes. Mais en réalité, chaque marchandise, étant le produit du travail, mesuré en temps, le travail qui est en partie approprié par le capital comme plus-value, est essentiellement une relation sociale. Une relation entre le capital et le travail, entre le capitaliste et la classe ouvrière. Comparer des produits revient à comparer des quantités différentes dans lesquelles cette relation est incorporée dans les produits.

Tout est dans nos esprits. Seul l'esprit humain pourrait venir avec une boîte comme celle-ci: la Valeur chosifie les relations humaines, les transforme en des relations entre choses, en marchandises. Mais les relations entre les marchandises sont elles-mêmes une relation entre les hommes ; une relation qui a forgé merveilles et horreurs. De plus en plus d'horreurs. Mais la raison pour laquelle il est si difficile de changer la relation humaine qui est la cause de ces horreurs, c'est la croyance que le cycle de la valeur est une relation entre les choses, une donnée naturelle qui ne peut pas être changée.

Marx a appelé ceci «le fétichisme de la marchandise ». Il a écrit:

« La forme-marchandise, et la relation de valeur entre les produits du travail dans lequel elle apparaît, n'ont absolument aucun lien avec la nature physique de la marchandise (...) Ce n'est rien d'autre que le rapport social entre les hommes eux-mêmes qui prend ici, pour eux, la forme fantastique d'un rapport entre les choses. Afin de trouver une analogie, nous devons fuir dans le royaume brumeux de la religion. Là, les produits du cerveau humain apparaissent comme des figures autonomes dotées d'une vie propre, qui entrent dans des relations à la fois entre eux et avec

la race humaine. Il est ainsi dans le monde des marchandises avec les produits des mains des hommes. C'est ce que j'appelle le fétichisme qui s'attache aux produits du travail dès qu'ils sont produits en tant que marchandises, et est donc inséparable de la production des marchandises.»⁴¹

Selon Isaac Roubine, le fétichisme de la marchandise est au cœur de la théorie de la valeur de Marx⁴². Nous sommes d'accord. Tout le reste, toutes les lois et les tendances du capital et les contradictions dans lesquelles il est pris, en découlent logiquement. Pour le marxisme traditionnel, c'est juste une théorie abstraite. Mais les implications sont claires. D'une part, le monde de la valeur n'est pas le seul monde possible ; c'est un piège dont nous pouvons sortir, parce que nous l'avons fait nous-mêmes. D'autre part, nous ne pouvons pas sortir du piège tant que «les produits du travail sont produits comme marchandises». Cela signifie que, tant que les catégories abstraites du travail abstrait, du travail salarié, et de l'argent survivent, la forme-valeur survivra également – et se reproduira. Même si le revenu est redistribué, nous serons encore dans le piège et la loi de la valeur s'affirmera et avec elle la compulsion d'accumuler, d'exploiter, et ainsi de suite.

Marx distinguait la richesse-valeur de la « richesse réelle ». La première est abstraite et s'attache à la mesure des choses, la deuxième est sensuelle et ne se laisse pas quantifier simplement. La première s'évanouirait si tout d'un coup nous cessions de croire en elle (et d'énormes morceaux de cette richesse-valeur s'évaporent régulièrement dans les crises économiques pour qu'elle puisse continuer). La seconde ne dépend pas de notre croyance en sa substance interne, elle est ce qu'elle est. Mais dans le capitalisme, la croissance de la richesse réelle et les formes qu'elle prend, sont conditionnés par la croissance de la richesse valeur. L'expansion de la richesse réelle n'est qu'un moyen pour l'expansion de la richesse-valeur et quand elle ne sert pas cela, généralement elle n'a pas lieu. La dynamique inhérente de la science et de la technologie, même si elles sont façonnées en vue de l'expansion de la valeur, crée aussi des possibilités impressionnantes pour l'expansion de la richesse réelle. Mais ces possibilités sont contrariées, rabougries, tordues, déformées par la subjugation à la forme valeur. Le contraste absurde et croissant entre ce que la vraie richesse pourrait être et la vie misérable que nous vivons dans ce monde de la richesse-valeur, est un facteur matériel conditionnant les conflits et les choix dans la société, et pointe vers la nécessité d'un monde au-delà de la valeur.

La vision «substantialiste» de la valeur comme la substance intérieure réelle des produits du travail, convenait bien mieux à l'idéologie Marxiste traditionnelle. Elle est en accord avec la vision d'une conscience humaine comme étant déterminée unilatéralement par les conditions extérieures. Mais la valeur n'est pas une condition extérieure, on le ressent simplement comme ça. La vision de Marx de la valeur n'est pas reconnue par le Marxisme traditionnel. Si elle l'était, il faudrait en conclure que son idole était un « idéaliste ». En effet, dans la théorie de Marx, la valeur, la base même du capitalisme, est un mode fétichisé de l'être social, créé par notre action, et perpétué par notre propre croyance dans sa substantialité. C'est le fétichisme qui nous fait penser que c'est à l'intérieur des produits de notre travail. La valeur est une façon rationnelle et logique de les mesurer et de les comparer, mais cette rationalité cache la relation d'exploitation sociale dans laquelle elle est créée. C'est cette relation sociale qui est sans cesse reproduite par l'expansion de la forme-valeur.

Comprendre Marx

5. Pourtant, le marxisme traditionnel n'était pas une rupture avec les idées de Marx. Comme tout le monde, Marx était un enfant de son temps. Il avait absorbé la conception téléologique de l'histoire, et la croyance en des lois mécaniques qui régissent son évolution. Parfois, cela l'a conduit à de

⁴¹ Karl Marx, *Capital, Volume 1*, p. 165, Penguin ed.

⁴² I. Roubine, *Essais sur la théorie de la Valeur de Marx*. Ed. Syllepse.

graves erreurs, comme sa tendance à toujours trouver un camp à soutenir dans les guerres (un camp étant toujours plus propice que l'autre au développement des forces productives, ce qui rend le socialisme plus proche), indépendamment de leurs conséquences pour les prolétaires.

Marx avait pris le parti de la classe ouvrière, non parce qu'il était un travailleur lui-même, non parce qu'il croyait que la classe ouvrière est moralement supérieure aux autres classes, mais parce qu'il s'était rendu compte que la révolution sociale nécessite une force sociale qui trouve dans les conditions matérielles de sa survie l'inspiration et la compulsion à le faire. Une force sociale qui a à la fois le pouvoir potentiel et le besoin pressant d'obtenir un changement. Pour lui, cette force sociale était la classe ouvrière. En raison de la misère dans laquelle elle est plongée, mais aussi en raison de son existence socialisée. A cause de la dépendance du capitalisme par rapport à elle pour la création de valeur, mais aussi en raison de sa productivité sociale, sa capacité à créer de la richesse réelle, en tant qu'entité collective, le «*Gesamtarbeiter*» ou «travailleur collectif». Son combat est la clé pour libérer cette puissance latente.

Marx a été fortement impliqué dans ce combat. Il voulait donner au prolétariat une théorie scientifique qui le guiderait sur la voie du socialisme et lui assurerait une victoire certaine. Cette théorie est ce qui est devenu le marxisme traditionnel et Marx a contribué à en forger les principaux éléments constitutifs, avec des œuvres comme «*La Sainte Famille*», la préface à l'«*Introduction à la critique de l'économie politique*» et même le fameux «*Manifeste Communiste*».

Au fil des années, son engagement politique a diminué, parce qu'il était de plus en plus absorbé par son travail théorique. Conscient de la centralité de la forme-valeur pour le capitalisme, il a commencé à travailler ce concept de plus en plus. Cela conduit à la rédaction des *Grundrisse*, du *Capital* et d'autres ouvrages dans lesquels il a disséqué le capitalisme jusqu'à la moelle, montrant en détail la façon dont il fonctionne comme un système d'accumulation de la valeur, comment il se reproduit et se développe, comment il construit les contradictions au fur et à mesure de son évolution. Marx a insisté sur le fait que le capital est une contradiction en mouvement ou une «*contradiction-en-processus*», basé sur sa tendance historique spécifique à «*réduire le temps de travail à un minimum*», à remplacer le travail vivant par du travail mort, la technologie et les machines, en même temps qu'il «*considère le travail comme la seule mesure et source de richesse*»⁴³, reconnaissant simultanément la force irrésistible du capital à accumuler de la valeur abstraite, et sa dépendance insurmontable par rapport au travail vivant, au travailleur collectif, pour assurer sa propre existence. Il a révélé ses lois du mouvement du capital, et ses tendances immanentes, les causes de ses réussites et ses crises inévitables, et notre besoin d'y mettre fin. Ce travail a résisté étonnamment bien au test du temps.

A mesure que son analyse de la valeur s'est approfondie, il est également devenu critique d'autres aspects de ce qui devenait le marxisme traditionnel. De son déterminisme, ses allégations de lois universelles, son point de vue selon lequel les hommes obéissent tout simplement aux lois fixes de l'histoire. La position de Marx a toujours été moins schématique que ne l'était le marxisme traditionnel, et, au fil des ans, sa compréhension de la complexité de l'histoire a grandi. Mais ces avancées critiques n'ont pas été unifiées. Pendant ce temps, les partis de la Première Internationale, tout en chantant les louanges du marxisme, étaient sur la bonne voie, surtout après que les anarchistes aient été exclus, de devenir ce qu'ils seraient plus tard: des partis de masse qui, au nom de socialisme ou du communisme, ont géré ou co-géré l'Etat, et l'accumulation de la valeur. En 1875, lorsque les sociaux-démocrates allemands, avec lesquels Marx et Engels étaient étroitement liés, étaient sur le point d'adopter un programme de nationalisme, de «*salaires équitables*», de «*droits démocratiques*», d'un «*État libre*», etc, Marx a écrit une critique cinglante, dénonçant son nationalisme, ses illusions dans l'Etat et a affirmé que l'objectif ne devrait pas être «*un juste salaire*», mais la fin du salariat. Dans cette «*Critique du Programme de Gotha*», il a écrit son célèbre

⁴³ Marx, "Manuscrits économiques de 1857-58" (les Grundrisse)

résumé en une phrase du programme communiste « *De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins* ». Mais il pensait que ce n'était pas réalisable à court terme et a préconisé une forme intermédiaire, une « phase inférieure du communisme », dans laquelle la valeur-forme continuerait d'exister. Mais sa propre analyse implique que, aussi longtemps que c'est le cas, les catégories fondamentales du capitalisme sont intactes. Le capitalisme doit être détruit à un niveau plus profond.

Ainsi, alors que Marx s'est abstenu de tirer toutes les conséquences de sa théorie, sa vue était encore trop radicale pour son parti. Marx a réalisé que son influence déclinait en concluant son texte avec une remarque amère : « J'ai parlé et j'ai sauvé mon âme ». Mais pas grand-chose de plus, semble-t-il dire implicitement. Sauf pour quelques-uns, le texte n'a même pas été distribué au congrès où le dit programme a été approuvé. Il n'a pas été publié de son vivant et il en est malheureusement de même pour de nombreux autres textes dans lesquels Marx n'est pas d'accord implicitement avec l'idéologie marxiste et montre que la forme-valeur crée et façonne elle-même le capitalisme, de sorte que celui-ci ne peut pas être terminée sans supprimer celle-là.

Certains de ses écrits non publiés ont ensuite été édités par Engels et Kautsky. Dans le cas du premier volume du *Capital*, Marx s'est lui-même censuré sous la pression des autres, soi-disant pour rendre le livre plus accessible. C'est seulement au XXe siècle (et dans une large mesure dans ses dernières décennies) que l'ensemble des manuscrits « économiques » de Marx (les *Grundrisse*, les *Résultats immédiats du procès de production* (à l'origine une partie du *Capital*, vol. 1) et d'autres comme les manuscrits des volumes 2 et 3 du *Capital*, furent publiés. Cela permet aussi d'expliquer la conceptualisation réductionniste de la valeur par le marxisme traditionnel. C'est en effet dans ces manuscrits que bon nombre des concepts essentiels à la compréhension de la méthode de Marx, et son analyse de la trajectoire ou de la logique du capital, confirmées entretemps par l'expérience historique, sont devenus accessibles.

L'utilisation politique de l'idéologie marxiste traditionnelle

7. L'adoption du Gotha-programme ne constitua qu'une étape dans le processus qui a conduit à l'intégration de la Social-Démocratie dans la gestion du capitalisme. Le contexte de ce processus a été une révolution dans le mode de production lui-même, une transition vers ce que Marx appelait « la subsomption réelle du travail ». Nous reviendrons sur ce point dans la partie suivante de ce texte. Ici, nous voulons souligner que cette révolution signifiait une vaste expansion de la forme-valeur, à la fois dans le processus de travail et dans la société en général. Tendanciellement, la forme-valeur envahit toutes les sphères sociales, absorbe toutes les institutions civiles, les intègre dans le processus de reproduction de la société capitaliste. Tendanciellement, toutes les institutions sociales, participent soit directement soit indirectement à la création de valeur (et internalisent la forme-valeur, la relation capital-travail, dans le processus) ou disparaissent. Non pas parce que des dirigeants machiavéliques décident de cela, mais parce que la forme-valeur conquiert toute la société, en intégrant tout dans son réseau de relations de marché, détruisant les relations non-marchandes et l'autonomie relative dont leurs expressions sociales jouissaient encore, lorsque la domination du capital sur le travail et la société était « formelle » et pas encore « réelle ». Ce qui signifie, lorsque le virus de la forme-valeur n'était pas encore répandu partout. Ce processus graduel, plus que les lacunes théoriques, explique pourquoi les partis de masse et les syndicats qui ont émergé de la classe ouvrière ont été progressivement absorbés dans la société capitaliste, puis dans l'Etat capitaliste.

Le Marxisme traditionnel a été utilisé dans ce processus, ce qui a favorisé sa dogmatisation, ossification, idéologisation. Mais les éléments essentiels qui ont permis d'utiliser le marxisme traditionnel pour cette transition étaient déjà là: la vision téléologique, schématique, et l'inéluctabilité du socialisme, l'équation du développement des forces productives avec le progrès, le point de vue que la valeur est la substance réelle des produits sociaux et que le socialisme

commence par la redistribution de plus-value pour le bien commun ... Sur base de ces positions, les sociaux-démocrates ont construit une justification marxiste de leur praxis réformiste. Après tout, si le développement des forces productives conduit inévitablement au socialisme, il n'est pas déraisonnable de prétendre que leur évolution progressive peut aller de pair avec une transformation progressive de la société. Ils ont souligné les gains des luttes des travailleurs et des gains électoraux des partis Sociaux-Démocrates comme preuve que le socialisme peut être construit au sein du capitalisme, une réforme à la fois. Ils ont prétendu qu'ils allaient conquérir l'Etat, l'utiliser pour le socialisme, mais en fait, c'était l'Etat qui était en train de les conquérir, de les utiliser pour le capitalisme.

La profondeur de leur dégénérescence a été révélée lorsque le capitalisme s'est engagé dans une guerre mondiale. La grande majorité des soi-disant Marxistes de la IIe Internationale a pris le parti chacun de son propre État, ce qui a facilité un bain de sang qui a coûté environ 50 millions de vies prolétaires. Comme ils étaient devenus une partie de la structure politique du capitalisme, la défense de l'intérêt national était devenue leur principale préoccupation. La nation était le théâtre de leurs plans pour une redistribution "socialiste" de la richesse, et la capitalisation de ce qui était leur principal atout: leur influence sur la classe ouvrière. Le «Manifeste Communiste» avait proclamé que les travailleurs n'ont pas de patrie, mais cet internationalisme n'était désormais plus conciliable avec la pratique de la Social-Démocratie. Lorsque les intérêts les plus vitaux des travailleurs et ceux du capital national se sont affrontés, les partis sociaux-démocrates ont prouvé qu'ils étaient devenus des ennemis de la classe ouvrière, les obstacles à la perspective à laquelle ils étaient censés avoir adhéré⁴⁴.

8. Une minorité de Marxistes a résisté à cette dégénérescence. Le plus influent d'entre eux fut Lénine. Comme Marx, il croyait que l'expérience de la lutte prolétarienne (en particulier la Commune de Paris de 1871) avait montré que l'Etat bourgeois ne peut pas être pris en charge, qu'il devait être renversé. Comme Marx, il était inébranlable dans son internationalisme, aussi impopulaire qu'était cette position à la veille de la guerre. Son rôle de leadership dans la révolution d'abord couronnée de succès en Russie lui avait donné une telle autorité que sa marque de marxisme était devenue synonyme de «communisme» à travers le monde. Ce qui fut ensuite connu sous le nom «Marxisme-Léninisme» était une dégénérescence ultérieure des positions de Lénine et était encore plus éloignée de la pensée de Marx. Lénine était très «Marxiste traditionnel», dans le sens décrit ci-dessus. Schématisé, dogmatique, déterministe, productiviste. Pour lui, le but n'était pas l'abolition de la valeur, mais l'utilisation de la plus-value au profit de la nouvelle société. Dans un discours prononcé en 1920, il avait déclaré que «le communisme, c'est le pouvoir soviétique plus l'électrification de tout le pays». Notez que la nation était déjà devenue son horizon. «Électrification» symbolisait pour lui le développement des forces productives, sur la base du travail salarié. Le motif de la production restait l'accumulation de la valeur grâce à l'extraction de la plus-value de la classe ouvrière. Bien sûr, l'électrification et la croissance de la production étaient nécessaires. Selon Lénine, cela signifiait que la forme-valeur était également nécessaire. On peut débattre à propos du fait que cela était vrai à cette époque et dans ce lieu, mais cela a certainement exclu la possibilité du communisme. Que le capitalisme d'Etat qu'il a aidé à construire était plus ou moins efficace que le capitalisme «privé» dans le développement de la production n'est pas la question ici. Il est vrai qu'il existe des différences réelles entre les deux systèmes. Le chemin léniniste signifiait une manipulation radicale de la loi de la valeur, ce qui pouvait accélérer les choses, mais aussi créer plus de place pour la corruption, l'inefficacité et la bêtise bureaucratique. Nous pourrions discuter, du point de vue du développement des forces productives, les avantages

⁴⁴ Les Sociaux Démocrates serbes, qui ont voté *contre* les crédits de guerre et la défense de la "patrie", et les Bolchéviks en Russie, qui ont rejeté la défense de la "Mère" Russie lorsque la guerre s'est déclarée, ont été des exceptions remarquables à cette trahison de l'internationalisme.

et les inconvénients de chaque système, qui dépendent des circonstances différentes de lieu et de temps. Mais le fait est que ce sont deux façons de gérer le monde de la valeur. La version Léniniste du marxisme traditionnel nous tenait enfermés dans le piège de la valeur, avec toutes ses conséquences désastreuses.

En ce qui concerne la partie «pouvoir soviétique» dans la citation de Lénine : nous avons vu ce qu'il est advenu de cela. «Pouvoir soviétique» est devenu le pouvoir du Parti qui est devenu le pouvoir du Comité Central, qui est devenu le pouvoir de Lénine. Pour cela également, Lénine s'est lui-même basé sur l'idéologie marxiste traditionnelle et sa conception schématique de la conscience. Selon sa théorie, la classe ouvrière, compte tenu de ses conditions matérielles brutales, sa soumission à la classe dirigeante, et donc aussi à ses idées, ne peut se développer une praxis révolutionnaire sans le levier de direction Léniniste.

Apparemment, les caractéristiques associées au capitalisme – le travail acharné abrutissant, la soumission à l'autorité, la répression, la militarisation du travail, etc, non seulement ont survécu au «communisme», mais se sont même renforcées. Si la lutte des travailleurs avait eu plus de succès ailleurs, de façon à ce que la Russie ne reste pas isolée, les idées de Lénine auraient peut-être évolué différemment, ou elles auraient pu être neutralisées par celle des autres au sein du mouvement marxiste. Mais comme il était, Lénine devint le leader d'une nation, d'une économie basée sur la valeur, où son parti avait repris les fonctions de la bourgeoisie dans la gestion de l'extraction et de l'accumulation de plus-value. L'objectif du «socialisme dans un seul pays» était déjà présent avant que Staline n'en ait fait une doctrine officielle. Bien que Lénine ne peut pas être accusé de tous les péchés commis en son nom, il y a une continuité entre sa version du marxisme traditionnel et les horreurs produites plus tard par le «Marxisme-Léninisme».

9. Les communistes de gauche ont rejeté à la fois l'interprétation réformiste et léniniste du Marxisme. Ils se tenaient côte à côte avec Lénine en opposition à la guerre et ont soutenu sans réserve la révolution en Russie, estimant qu'elle pouvait réussir, si elle triomphait aussi ailleurs. Quand la défaite a été claire, ils ont eu le courage de reconnaître que la révolution avait échoué, que le capitalisme avait survécu en Russie, que le «Marxisme» était devenu une idéologie dans la défense du capital.

Mais leurs dénonciations des positions des Léninistes, ainsi que celles des Sociaux-Démocrates ne signifiaient pas un rejet du marxisme traditionnel, que du contraire, elles étaient fondées sur celui-ci. Ils ne l'avaient pas transcendé. Pour eux aussi, la «doctrine Marxiste» était la «science prolétarienne» qui a révélé le sens de l'histoire, de son évolution inéluctable vers le communisme, tirée par le développement des forces productives. C'est vrai à la fois pour la gauche italienne et la gauche germano-hollandaise, qui étaient les principaux pôles théoriques de la Gauche communiste. Dans les textes emblématiques de la première, pour la plupart écrits par Amadeo Bordiga, comme «Les thèses de Rome », le schématisme et le déterminisme économique sont tout à fait clairs. Le point de vue de la gauche germano-hollandaise était plus nuancé et très critique du matérialisme vulgaire. Mais alors même qu'il stigmatisait les interprétations plus rudimentaires du déterminisme base-superstructure, Anton Pannekoek, peut-être le représentant le plus influent de ce courant, dans des textes comme *Les conseils ouvriers*, *Le Matérialisme Historique*, et *Lénine philosophe*, a affirmé sa loyauté envers celui-ci. Pour lui aussi, le Marxisme était la «science naturelle de la société. Donc la société, tout comme la nature, est déterminé par des lois naturelles »⁴⁵, et le communisme était le résultat inévitable du développement des forces productives.

Mais les communistes de gauche ont fait valoir que, si tant est que les forces productives poussent la société au-delà du capitalisme, il est de la plus haute importance que la classe révolutionnaire, les ouvriers, luttent de manière autonome par rapport au capital dans toutes ses expressions. Cet

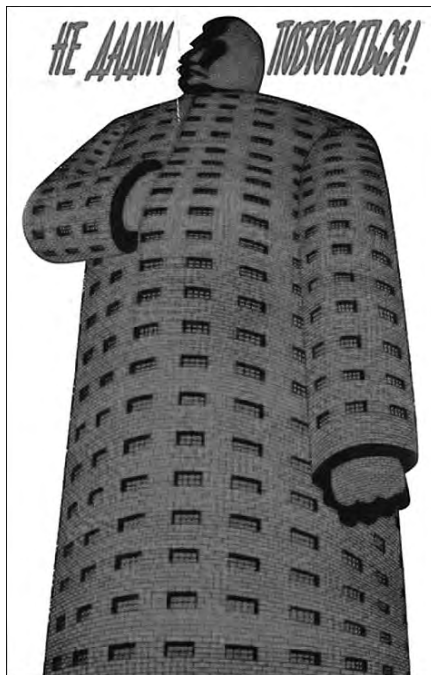
⁴⁵ Anton Pannekoek, *Lénine Philosophe* (London : Merlin Press, 1975), p. 43

accent mis sur la nécessité de la lutte prolétarienne autonome est ce qui les unit au-delà de leurs différences et ce qui les sépare de la Social-Démocratie et des Léninistes.

Nous partageons cette conviction et nous nous identifions à la lutte menée par les communistes de gauche contre la dégénérescence des Deuxième et Troisième Internationales. Contrairement à cette dernière, la théorie des communistes de gauche n'a pas dégénéré. Mais elle a stagné. Nous pouvons comprendre pourquoi cela s'est produit: la position défensive dans laquelle ils se trouvaient dans le contexte de la contre-révolution triomphante, leur manque d'accès à des textes inédits de Marx qui fournissent une clé pour aller au-delà marxisme traditionnel. Il est cependant moins compréhensible que, même aujourd'hui, les communistes de gauche restent coincés sur cette position. Il n'y a pas eu de percée théorique faite par les diverses organisations qui se réclament de l'héritage de la Gauche communiste. Leur travail théorique consiste en un picorage de données empiriques pour confirmer et mettre à jour leurs dogmes, mais fondamentalement, ils sont théoriquement coincés dans le début du 20e siècle. Ce qui les rend incapables de comprendre la trajectoire réelle du capital, comme nous le verrons dans la prochaine partie de ce texte.

PI, en revanche, a rompu avec le marxisme traditionnel. Pour nous, le marxisme n'est *pas* une science de la société, le développement de la production n'est *pas* nécessairement la mesure du progrès historique, *tout* le développement du capitalisme des forces productives *n'est pas* progressif, la technologie qu'il a développée n'est *pas* neutre entre les différentes formations sociales, le communisme n'est *pas* historiquement inévitable, le modèle de base-superstructure ne reflète *pas* exactement la façon dont l'ensemble des événements et des processus dans la société capitaliste sont causalement liés, *tous* les événements *ne sont pas* déterminés par des causes économiques spécifiques, et le communisme ne signifie pas la redistribution de la plus-value, mais la fin de la forme-valeur.

A suivre ...



POSITIONS DE BASE

PERSPECTIVE INTERNATIONALISTE

Etre radical, c'est saisir les choses à la racine. Mais la racine pour l'homme, c'est l'homme lui-même

Karl Marx (1844)

Perspective Internationaliste est une revue se revendiquant du marxisme comme théorie vivante capable de retourner à ses sources, de produire sa propre critique et de se développer en fonction de l'évolution sociale historique. En cela, si Perspective Internationaliste reprend la plupart des acquis théoriques des Gauches Communistes, PI considère que sa tâche principale est de dépasser les faiblesses et les insuffisances des Gauches dans un effort de développement théorique incessant.

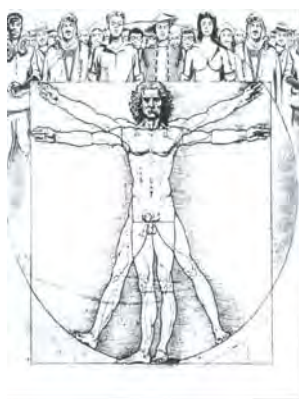
Perspective Internationaliste ne conçoit pas cette tâche comme sienne mais bien comme le fruit d'un débat et d'un échange avec l'ensemble des révolutionnaires. Cette dynamique conditionne la clarté de sa contribution à la lutte et au développement de la conscience de classe du prolétariat. Perspective Internationaliste n'entend pas amener à la classe un programme politique achevé mais participe au processus général de clarification qui se déroule au sein de la classe ouvrière. Le mode de production capitaliste, dans sa phase ascendante, a développé les forces productives de façon considérables. Le prolétariat pouvait y arracher, par ses luttes, des améliorations durables de ses conditions d'existence et les organisations de masse comme les partis ouvriers ou les syndicats représentaient cette possibilité de lutte au sein du système.

Comme tout système vivant, le mode de production capitaliste, après sa phase d'ascendance, est entré progressivement dans une phase de déclin porteuse de son remplacement par une autre société. La décadence du capitalisme fait apparaître ses contradictions au grand jour et le système est devenu une entrave au développement de la société. Aujourd'hui, alors que les forces productives n'ont jamais été aussi développées, le capitalisme jette dans la précarité, la famine et la violence des populations entières.

Le passage progressif de la domination formelle du capital (marquée par l'allongement de la journée de travail) à la domination réelle (caractérisée par l'incorporation généralisée de la technologie dans le procès de production) a augmenté la productivité du travail, a accéléré le développement du capital, mais aussi les facteurs qui le poussent dans la crise et profondément modifié la composition des classes et les conditions de leur antagonisme. La lutte permanente au sein du système est devenue illusoire et les organisations de masses se sont totalement intégrées à l'Etat, garant du contrôle et de la cohésion sociale.

Le prolétariat, de par sa condition au sein du capitalisme, est poussé à se libérer de l'aliénation dans laquelle le place le capitalisme comme rapport social, et est donc porteur d'un projet de société libérée de la valeur, de l'argent, et de la division de la société en classes.

Un tel projet n'a pas encore existé dans l'histoire. Si la révolution russe de 1917 était prolétarienne, elle n'a pas débouché sur l'émergence d'une société communiste. Le soi-disant "communisme" des pays de l'Est, tout comme celui de Cuba ou de Chine n'est rien d'autre qu'une manifestation du capitalisme d'Etat. Au contraire, l'émergence, à l'échelle historique, d'une nouvelle société, ne peut se réaliser que par la négation totale du capitalisme et par l'abolition des lois qui président au mouvement du capital. Cette société nouvelle implique une transformation profonde du rapport de l'homme à lui-même et à ses semblables, de l'individu à la production, à la consommation et à la nature, communauté humaine au service de l'épanouissement de tous et à la satisfaction des besoins humains.



ADMINISTRATION

Abonnements

Perspective Internationaliste paraît une à deux fois par an en français et en anglais. Un abonnement pour deux numéros peut être obtenu à une de nos trois adresses.

Les demandes d'abonnements pour la version anglaise doivent être faites à l'adresse de New York.

Les demandes d'abonnements pour la version française doivent être adressées à Bruxelles.

Réunions de discussion

Perspective Internationaliste tient régulièrement des réunions de discussion, partie intégrante de son travail de stimulation d'un réel débat et d'une discussion autour des questions vitales auxquelles sont confrontés les révolutionnaires et la classe ouvrière. Pour des renseignements concernant la prochaine réunion, écrire aux adresses locales.

Correspondance

Nous engageons tous nos lecteurs à nous faire parvenir leurs commentaires sur les positions et analyses exprimées dans nos publications. Le développement d'un milieu politique prolétarien au niveau international dépend de la discussion la plus large possible et de la confrontation des idées.

Adresses de contact

Mail : ippi@skynet.be

Ecrire sans autre mention à :

DESTRYKER BP 22 11310 LA HULPE BELGIUM	PO Box 47643 DON MILLS, ON M3C 3S7 CANADA
---	--

DISCUSSIONS

En français :

le blog ippi : <http://ippi.over-blog.com>

En anglais :

<http://internationalist-perspective.org/blog>

Le site internet :

www.internationalist-perspective.org/PI/



DEBATTRE

REUNION DE DISCUSSION
PERSPECTIVE
INTERNATIONALISTE



Prochaine RP à Paris : le samedi 1 décembre 2012

[Cette réunion se déroule à l'AGECA, 177, rue de Charonne, Paris 11^{ème}, À 15h30.](#)